

*Jacques
Loew*

*Mon
Dieu
dont je
suis sûr*



FAYARD-MAME

Ce livre commence et s'achève par un poème : un psaume de gratitude écrit très spontanément par Jacques Loew pour fêter l'anniversaire du jour où, en 1932, Dieu a ouvert son esprit à l'hypothèse de l'invisible — pour célébrer aussi l'émerveillement du voyage d'un demi-siècle qui a suivi.

Aujourd'hui, alors que le terme du voyage se rapproche, l'auteur confronte ces premiers germes et ce qui lui semble l'essentiel de la foi, c'est-à-dire les chemins que Dieu lui-même a tracés sur notre terre pour le rencontrer.

Ni autobiographie, ni mémoires, même si l'auteur fait appel à ses souvenirs, ce livre est, au sens biblique du mot, le « mémorial » de la tendresse attentive de Dieu pour sa création, l'homme au sein du cosmos.

MON DIEU DONT JE SUIS SÛR

Photo de couverture : Les apôtres Pierre et Paul sous le doigt de Dieu, détail d'un devant d'autel du XIII^e siècle, Musée d'art catalan de Barcelone (photo Held-Ziolo).

Jacques Loew

*Mon Dieu
dont je suis sûr*

FAYARD-MAME

DU MÊME AUTEUR

Les dockers de Marseille, Economie et Humanisme.

En mission prolétarienne, Les Editions Ouvrières.

Journal d'une mission ouvrière, Le Cerf.

Si vous saviez le don de Dieu, Le Cerf.

Comme s'il voyait l'invisible, Le Cerf.

Dans la nuit j'ai cherché, Le Cerf.

Ce Jésus qu'on appelle Christ, Fayard.

Dynamique de la foi et Incroyance, en collaboration avec M. M. Cottier, Le Cerf.

A temps et à contretemps, en collaboration avec Y. Congar et R. Voillaume, Le Cerf.

La prière à l'école des Grands priants, Fayard.

Vous serez mes disciples, Fayard-Mame.

Histoire de l'Eglise, en collaboration avec Michel Meslin, Fayard.

Paraboles et fariboles, en collaboration avec Jacques Faizant, Fayard.

Parole de Dieu et communautés chrétiennes, en collaboration avec Pierre Grelot, éd. C.L.D.

Table des matières

En guise de présentation	5
1932-1982	9
Chapitre 1	
« Avant que je ne sois, tu me connaissais »	17
Silence, Neige et Chartreux	25
Chapitre 2	
Conduis-moi, douce lumière	41
L'école du regard	47
François, le cosmonaute du regard spirituel	49
Chapitre 3	
Un simple coquelicot ? Pas si simple que ça !	61
Entre Dieu et l'homme : un interminable débat	67
« L'homme passe l'homme »	77
Chapitre 4	
Dieu... Oui, mais où ?	91
« Des ténèbres à l'admirable lumière »	99

Chapitre 5

Bible inépuisée, neuve chaque matin	107
Abraham, mon père	115
La Todah	121
Les mots de la tendresse	129

Chapitre 6

Dieu, tu es mon Dieu	139
Plus précieuse que la neige, la Sagesse	147

Chapitre 7

Amour et Présence : l'Eucharistie	159
Amour et Communion : l'Eglise	167
« Mienne est la Mère de Dieu »	175

Chapitre 8

Amitié avec Dieu	181
Les trois mots de la foi : Père, Fils, Esprit	185
« L'abîme appelle l'abîme »	191

Chapitre 9

L'innombrable « surcroît » du Royaume	199
Jérémie, mon frère	207

Chapitre 10

Maintenant et à l'heure de notre mort	215
« Tu ne mourras pas. Crois-tu cela ? »	221

Quelques points de repère chronologiques	233
---	------------

En guise de présentation

Cinquante ans...

Non, ce n'est pas mon âge. Alors pourquoi ce chiffre ? Parce qu'il y a cinquante ans, j'ai rencontré Dieu. Et j'avais 24-25 ans. Vous venez déjà de faire l'addition. Le calcul est facile !

Que s'est-il donc passé ? Rien d'extraordinaire, rien de fulgurant. Comme une aurore qui se lève, un brouillard qui se dissipe, un amour naissant.

Et rien d'extraordinaire depuis, si ce n'est cinquante ans de bonheur intérieur. Une joie intime. Une lumière au-dedans. Comme un tableau qui serait composé de couleurs qui se nommeraient : paix, joie, sérénité au milieu des coups durs, certitude d'exister, certitude d'être aimé.

Je viens de dire : J'ai rencontré Dieu. Non, ce n'est pas vrai car rencontrer quelqu'un évoque à l'origine un hasard, une circonstance fortuite : une heureuse, une malheureuse rencontre. On ne

rencontre pas « par hasard » quelqu'un qui vous attend. Il me faut dire : J'ai reconnu Dieu qui m'attendait.

« Dieu était là et je ne le savais pas », l'exclamation du vieux patriarche Jacob dans son désert, il y a près de quatre mille ans, reste toujours vraie. Dieu était là, mais moi je l'ignorais.

Mais pourquoi aujourd'hui un livre pour dire ces cinquante ans ? Qui suis-je pour les hommes de ce monde de 1983 ? Un dépassé ? Un homme qui a fait son temps ? En France, la langue populaire ne manque pas d'expressions pittoresques mais le langage administratif oscille et bascule sans trouver le mot juste : le « Monsieur du 3^e âge » d'aujourd'hui ne vaut pas mieux que le « petit vieux » d'hier ou le « noble vieillard » d'avant-hier.

L'Africain, lui, garde le sentiment que les « vieux » — mais ce mot est alors prononcé avec un tendre respect — servent à quelque chose. L'homme âgé est le témoin de ce qui mérite d'être retenu du passé, d'être gardé dans la mémoire des générations : un vieux qui meurt, c'est une bibliothèque qui brûle.

Plus belle, plus dynamique est la réponse que je puise dans ma Bible :

Ps 90, 12 Initie-nous à bien compter nos jours,
 alors nous entrerons au cœur de la Sagesse.

Certes, la Bible reconnaît la brièveté de la vie qui s'impose à mon regard et elle m'invite à ne pas oublier mon âge :

Ps 90, 5.6.10 Notre vie s'épuise comme un murmure.
 Le nombre de nos années ? Soixante-dix,
 quatre-vingts pour les plus vigoureux !
 Comme l'herbe qui pousse
 à l'aurore, elle fleurit et passe
 au soir, fauchée, elle se dessèche.

Mais elle m'apprend une chose entre toutes précieuse : à quoi je puis servir :

Ps 92, 15-16 Vieillissant, il fructifie encore,
 il garde sa sève et sa verdure
 pour annoncer : Le Seigneur est droit !
 Pas de faille en Dieu, mon rocher !

Je sais pour quoi je vis :

Ps 71, 18-19 Au jour de la vieillesse, au temps des cheveux
 blancs,
 ne m'abandonne pas, mon Dieu,
 que je dise aux hommes de ce temps ta puissance.
 Toi qui fais des merveilles
 Dieu, qui donc est comme toi ?

Le texte qui a donné naissance à ce livre, on le comprendra aisément, n'a pas été écrit pour être publié : c'est une prière de gratitude, une intime célébration de cinquante ans de bonheur.

Par ailleurs, des amis m'ayant demandé de dire quelles étaient, pour moi, les lignes principales de la recherche de Dieu, j'ai simplement repris ce texte et l'ai développé ici très librement.

Ainsi, autour de ce « psaume » d'action de grâces, gravitent, et le rappel des premiers jours de ma vie dans la foi, et ce qui, alors en germe, me semble aujourd'hui toujours l'essentiel.

Voilà pourquoi cette prière commence au début du livre et lui sert de conclusion.

Dans le récit initial, le lecteur trouvera quelques épisodes dont j'ai parlé ailleurs. J'ai essayé de les réduire à l'indispensable nécessaire pour assurer la continuité de ce livre.

1932-1982

*Cinquante ans de fidélité, mon Dieu...
De ta fidélité à toi, bien sûr,
Car de mon côté, sans rien noircir,
Cinquante ans de marche boiteuse,
Mais à ta rencontre.*

*Cinquante ans d'action de grâces.
Alors, là, c'est à moi de parler,
Chanter, louer, proclamer, magnifier :
« Dieu, qu'elles sont précieuses pour moi,
Tes pensées !
Tes œuvres sont merveilleuses,
Mon âme le sait bien ! »*

*Dans ce voyage d'un demi-siècle
Tu m'as sans fin émerveillé.
Depuis ce premier flocon de neige
Où tu m'as parlé
Jusqu'aux flamants roses de Camargue.*

*Depuis l'humble feuille et l'herbe vertes,
Sources premières de toute vie,
Et la méticuleuse abeille
Avec son nécessaire de beauté,
— Peigne, brosse et brillantine —,
Et la fermeture-éclair de son aile.*

*Et toi, coquelicot, couleur de l'été,
Soleil et sang dans les blés
Si fragile, fané à peine cueilli,
Tu me parles de Dieu autant qu'une cathédrale
Quand je te vois
Si follement prodigue en ingéniosités !
Dis-moi donc ton secret,
Qui t'a programmé ?*

*Aujourd'hui peut-être suis-je davantage sensible
A la ramure des arbres en hiver
Quand elle se profile, noire,
Sur un ciel uniforme et gris
Révélant leur harmonie
« Chacun selon son espèce ».
Mais aussi lorsque la sève encore secrète
Donne aux branches plus d'ampleur
Avant que les bourgeons de mars apparaissent.*

Et je vis que cela était bon.

*Et lorsqu'au sixième jour de la Création,
Né du limon de la terre et du souffle divin
Paraît l'homme,
J'ai entendu Dieu qui disait :
« O le très grand bien ! »*

*Mais il est une autre source cachée
De gratitude éblouie
Pouvoir dire avec le Psaume :*
« Dieu, tu es mon Dieu,
Mon Dieu dont je suis sûr. »
Dieu, ta création est signée de ta présence,
Mais tu es « mon Dieu » par la connaissance.

*Tu es le Dieu de toutes les religions,
Mais tu es « mon Dieu » par l'Alliance
Que tu fis avec Moïse et avec moi
Quand je sortis de la servitude d'Égypte.*

« Mon Dieu » depuis le Buisson ardent
Où tu m'as révélé ton nom :
« Celui qui Est et qui Était et qui Vient »,
Et je rends grâce à la philosophie de l'Être
— Mais oui ! — qui m'a donné joyeuse assurance
Face aux broyeurs d'incertitudes.

*Dieu, ma source permanente d'être,
Qu'il est bon d'être ainsi rattaché à toi
Et, plus intimement que l'embryon dans sa mère,
Tout recevoir de toi, la vie, le mouvement, l'être :*
« Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? »

*Alors greffée sur cette présence primordiale
Vient Ta Parole,
Lumière de vie qui illumine tout homme,
Jésus de Nazareth
« Né d'une femme » et ton Verbe éternel :
« Et le Verbe s'est fait chair
Il a planté sa tente parmi nous. »*

*Et j'ai lu, avant que mes jours ne soient,
Mon histoire, inscrite dans ton Livre.
J'ai appris à épeler l'alphabet de ta grâce,
Balbutié les mots de ta tendresse
Connu cette « fidélité » dont tu es le prisonnier,
Car tu ne peux te renier toi-même.*

*Bible inépuisée, neuve chaque matin
Comme « tes entrailles de miséricorde »,
Livre fait de main d'homme
Et de ton souffle inspirateur.*

*Et je fête aujourd'hui le jour anniversaire
Où tu as ouvert mon esprit
A l'hypothèse de l'invisible :
« Ceci est mon corps livré en mémorial »
Et depuis ce jour tu fais de moi ton Corps
Quand tu me donnes le tien
A manger, « à mâcher » dit l'Évangile.*

*Dieu, mon Dieu, Père..., Fils..., Esprit Saint...,
Que pourrais-je de Toi recevoir davantage
Que ces trois mots ?
Ton mystère le plus intérieur m'est donné.
Et pourtant, fidèle à l'Évangile du Royaume,
Tu as ajouté le « surcroît » innombrable
De la communion des saints.*

*Aujourd'hui dans le mystère de ta Présence
Une parole se fait plus insistante :
« Qui mange ma chair
Moi, je le ressusciterai au dernier jour. »*

*A ce lendemain aussi invisible
 Que ton Corps consacré,
 Fais-moi la grâce de répondre :
 « Sur ta Parole, Seigneur, je crois. »*

*Au-delà de toute apparence
 Je crois que tu me feras franchir la mort.
 L'exode d'Israël passant la mer Rouge,
 Ton exode à toi, Jésus, le troisième jour
 « Te relevant d'entre les morts
 Selon les Ecritures »,
 Sont la tête de pont
 De mon personnel exode.*

*Et tous les dogmes et les sacrements
 Et la Bible et Marie,
 Ces étoiles de ma vie,
 Sont en orbite autour de ce point central :
 Tu nous fais passer la mort.
 Tu viendras me chercher dans la tombe,
 Tu me ressusciteras.
 C'est pourquoi on te nomme Sauveur.*

*Dans ma nuit, je te cherchais.
 Toi, Dieu inconnu,
 A la Valsainte, dans ton silence,
 Tu venais à ma rencontre.
 Aujourd'hui les calendriers et les horloges
 Inversent les rôles :
 A mon tour d'aller vers Toi,
 Dieu, mon Dieu, si proche.
 Aujourd'hui, à Cîteaux, tout commence.*

1

*Dieu était là,
et je l'ignorais*

« Avant que je ne sois, tu me connaissais »

Ce chant de mes certitudes que je chante aujourd'hui à Citeaux a sa source dans la tendresse de Dieu et sur terre, concrètement, dans les montagnes des Alpes, en Suisse...

Il y a cinquante ans, en effet, j'étais dans un sana, à Leysin, j'avais 24 ans. Ce lieu ne m'était pas inconnu. A 20 ans déjà, j'avais dû y faire un séjour d'un an. Et paradoxalement peut-être, j'en avais gardé un bon souvenir. Car c'était un sana d'étudiants, magnifiquement organisé, plein de vie, d'amitié, de possibilités d'études en même temps. Ce furent des mois lumineux de ma vie, imprégnés de cette lumière de la haute montagne qui irradiait la Dent du Midi se découpant en plein ciel.

Tombé de nouveau malade à la fin de l'année 1931, avec des crises d'asthme et une bronchite, l'analyse avait révélé des bacilles. Il fut donc décidé que je retournerais en Suisse. Cette décision ne m'avait pas pesé du tout. J'étais tellement dégoûté de moi-même, de la vie et même des plaisirs qui m'entouraient que j'aspirais à cette espèce de parenthèse. Et je savais que je pourrais penser, réfléchir et vivre dans un air infiniment plus propre que celui où je me trouvais. Jeune avocat débutant, ma situation financière n'était pas tellement brillante, mais une aide du Barreau de Nice me permit de partir sans souci de ce côté-là.

En faisant ma valise, je pris quelques livres. D'abord celui de Gide, *Les Nourritures Terrestres*, découvert lors de mon premier passage et qui m'avait tant impressionné. En même temps, je glissai un petit *Nouveau Testament* de poche qui m'avait été offert lors de ma Communion protestante, à l'âge de 12-13 ans par le pasteur. Sur la page de garde, ce pasteur avait mis les paroles de saint Jean : « Je vous écris, jeunes gens, parce que vous êtes forts et que le Malin n'a pas de prise sur vous ». Ces paroles me paraissaient d'une ironie absolument cinglante. Que le Malin n'ait pas de prise sur moi, quelle plaisanterie ! Je ne croyais pas au « Malin », mais je voyais bien le mal dans lequel je pataugeais depuis plus de dix ans sans jamais arriver à m'en sortir.

Je pris aussi *L'Imitation de Jésus Christ* qu'une amie, qui venait de se convertir, m'avait offert. Ce livre d'ailleurs dans son édition genre pieuse, reliée à tranches dorées, m'avait considérablement déplu, si bien que je l'avais presque aussitôt mis dans quelque corbeille à papiers. Puis, un peu honteux du geste à cause de mon amitié pour elle, je m'en étais procuré un autre exemplaire dans un format plus simple et l'avais donc ajouté à mes bagages. J'emportais aussi avec moi un livre sur Gandhi, personnage relativement peu connu alors et que je découvrais.

A Leysin, je restai quelques semaines au sana, puis, pour éviter des frais, je trouvai une chambre chez une corpulente vieille demoiselle qui avait, comme tous les gens du pays, organisé sa maison pour recevoir quelques malades. A côté de son chalet s'en trouvait un habité — paraît-il — par une femme un peu légère, au moins autant qu'on peut l'être dans ce pays de Suisse ! De l'autre côté de la route, il y avait le dépositaire où la nuit étaient amenés les corps de ceux qui venaient de mourir dans les divers sanas du pays. Ainsi, j'étais pris entre l'amour d'un côté et la mort de l'autre. Mais vraiment ni l'une ni l'autre de ces grandes réalités ne troublaient mes pensées.

Les premières semaines je me mis à lire. La bibliothèque du Sanatorium universitaire était bien fournie. Au hasard des rayons, je découvris le livre de Maritain dont le titre m'accrocha : *Les trois Réformateurs* (Luther, Descartes, Jean-Jacques Rousseau). Ce fut un choc : devrais-je réviser les jugements habituellement et officiellement portés sur eux ? Je ne sais quelle autre

lecture me donna envie de lire *Les Confessions* de saint Augustin et aussi quelques ouvrages parfaitement contradictoires sur l'histoire des religions.

Une question s'imposait à moi de plus en plus : est-ce que Dieu existe ou bien est-ce une invention des hommes pour calmer leur ignorance ? Est-ce simple superstition du passé qui va disparaître ?

En fait, depuis des années j'étais devenu très profondément et très terriblement incroyant. Anatole France, Maupassant étaient mes grands auteurs. Ils avaient véritablement formé toute mon adolescence. J'avais dû commencer à lire assidûment les livres d'Anatole France, découverts pendant la guerre dans la bibliothèque de mon père, dès l'âge de dix ou onze ans. Son scepticisme et son invitation permanente au plaisir des sens avaient été les deux guides de ma jeunesse. Tout était de la blague sauf une certaine perfection littéraire et la beauté féminine. Rien n'existait que le plaisir du moment, que ce soit le plaisir du corps ou le plaisir de l'esprit.

Depuis quelque temps, tout cela, il est vrai, commençait à s'estomper un peu. Déjà tracassé intérieurement dans ce dernier trimestre 1931, j'avais sorti de la fameuse bibliothèque la *Vie de Jésus* de Renan, une belle édition que mon père avait fait relier. De cet auteur, je connaissais certes presque par cœur la prière sur l'Acropole : je me revois encore en train de la réciter tandis que je gravissais cette colline sacrée lors d'un voyage en Grèce. Mais ce qui me frappait alors, en lisant cette « Vie », c'était à la fois la perfection du style de Renan et sa platitude en face des paroles de Jésus qu'il citait. Celles-ci étaient vraiment « sel de la terre » à côté des phrases bien tournées et sucrées de l'écrivain. Ce Jésus dont il faisait un génie avait un mode d'enseignement tel qu'il me semblait d'un autre ordre que Renan lui-même. Mais cela m'avait simplement incité à glisser le *Nouveau Testament* dans ma valise au moment du départ.

D'ailleurs, rien de réellement « religieux » ne m'avait touché jusque-là. Un ou deux souvenirs peut-être. Etant un jour avec une amie que j'aimais profondément, je fus tout surpris de trouver dans son sac à main un chapelet, qui ne correspondait guère à la vie que nous menions l'un et l'autre... Cela m'avait

quand même fait plaisir et avait ajouté au sentiment que j'avais pour cette amie sans toutefois la moindre approbation de la foi ou de la réalité de l'existence de Dieu.

Je me souviens aussi qu'à la mort de mon grand-père maternel, devant le chagrin de ma mère, j'avais affirmé brusquement l'immortalité de l'âme et la possibilité d'un revoir. Je ne sais trop comment cela m'était venu, car jamais personne ne m'avait rien dit, mais moitié pour consoler ma mère, moitié parce que cela me semblait évident, j'affirmai la chose.

Ce sont là, entre l'âge de 10 ans et celui de 24 ans, mes seuls points de rencontre avec la religion. En dehors d'eux, il n'y avait dans mon esprit que négation et mépris de toutes réalités de la foi.

De la religion catholique que je ne connaissais guère, je n'admirais vraiment qu'une chose, la seule qui me paraissait profondément enviable : la confession. Pouvoir aller trouver un homme fait pour cela, qui ne soit pas même comme un pasteur, mais qui soit en quelque sorte habilité à écouter les misères, à les entendre. Je ne pensais pas du tout : à les pardonner ! Un homme dont le rôle même était d'être attentif, secrètement disposé à vous accueillir dans les turpitudes qu'on pouvait lui confier. Bien souvent cela m'avait paru une très belle et grande chose, sans toutefois me donner jamais la moindre idée de me confier à ce prêtre, collectionneur passionné d'objets anciens, qui fréquentait le groupe de mes parents et de leurs riches amis...

Quant à la participation à la Cène que j'avais faite puisque mes parents avaient voulu m'envoyer chez les protestants, elle s'était passée dans une incroyance totale et déjà dans l'affolement des sens où j'étais plongé.

À l'École du dimanche, l'Évangile m'avait paru intéressant, mais j'étais en vérité davantage préoccupé par une petite camarade extrêmement jolie, ou que je trouvais telle, et dont le prénom assez rare, Magali, m'enchantait. Ma connaissance du Nouveau Testament était restée purement intellectuelle.

Mes parents, théoriquement tous deux catholiques, m'avaient fait baptiser et élever, très vaguement d'ailleurs, dans le protestantisme par réaction contre l'Église catholique. Mon père, vieux Dreyfusard, avait « le cléricalisme en ennemi » et ma mère, élevée

dans un pensionnat de Clermont-Ferrand sans doute arriéré aux alentours de 1900, en avait gardé un mauvais souvenir. Mes parents cependant s'étaient mariés à l'Eglise à Rueil, en grande pompe, d'après les photos du mariage. Mais mon père, sous l'influence de pasteurs qu'il avait connus à Cannes, avait préféré me faire élever dans cette religion protestante qui lui semblait plus simple et sans doute plus proche de l'Évangile. Une fois, au cours d'une permission pendant la guerre, mon père avait voulu faire la lecture de la Bible en famille, avec une sorte de commentaire, mais ma mère et moi n'avions aucun goût pour ce genre de prêche.

La vie de mes parents d'ailleurs avait évolué dans un tout autre sens ; ayant une fortune assez considérable pour l'époque, ils ne songeaient qu'à la dépenser et à vivre dans ce luxe de Cannes et de Nice, au milieu d'amis dans les casinos, les fêtes, et mon père se laissa happer par la passion du jeu.

De catholique je ne connaissais que ma grand-mère maternelle qui était une « pratiquante ». J'avais passé deux ans d'études à Paris, auprès d'elle. Et nous avions quelquefois des discussions sur la religion, mais en fait c'était sur un plan très politique. Ma grand-mère lisait *L'Echo de Paris*, qui me semblait vraiment le comble de la sottise et de la réaction (à ce moment-là, je lisais *L'Œuvre*) et je ne voyais dans la religion catholique qu'une force rétrograde et d'extrême-droite. Le jeune socialiste intellectuel que j'étais ne pouvait donc que se retirer de toutes ces histoires avec un mépris profond du catholicisme et de ses « simagrées ».

Allant d'ailleurs parfois à l'Eglise pour le mariage d'un ami ou pour un enterrement, je voyais toutes ces cérémonies qui n'en finissaient pas, exécutées par un clergé qui ne semblait pas tellement y croire, devant une foule de gens qui attendaient pour se précipiter à la sacristie les premiers en vue des félicitations ou des condoléances. Rien ne pouvait me révéler une présence de Dieu à travers ces ornements noirs et ces larmes d'argent ou à travers ces discours de mariage stéréotypés où se célébrait l'éloge des grands-parents et de toute la famille.

Un souvenir ancien me revient cependant à l'esprit et peut-être le plus important. J'avais alors 7 ou 8 ans et j'étais lié par une

amitié d'enfance, ces amitiés si profondes et si heureuses, avec un camarade qui s'appelait Robert. Mon père était alors mobilisé et je vivais avec ma mère, à Cannes, sur la Croisette, dans un très joli appartement. Avec mon ami Robert, nous partagions tous nos jours de liberté et tous nos loisirs. Nous allions souvent faire de belles promenades dans les collines environnantes de Cannes où ne se trouvaient alors que de splendides villas et de très beaux parcs d'eucalyptus et autres arbres. Les parents de Robert représentaient des chrétiens à la fois très traditionnels mais avec cette sève religieuse d'une tradition ancrée, si l'on peut dire, dans la noblesse d'autrefois. Quand nous passions des vacances ensemble, la messe du dimanche était un rite de la famille. Je restais alors seul à la maison attendant leur retour pour prendre le petit déjeuner en famille.

Chez Robert à Noël, je voyais une crèche avec des santons ce qui me paraissait d'ailleurs assez ridicule et je préférais de beaucoup mon arbre de Noël. Mais au fond, j'admirais secrètement cette force et cette espèce de solidité que la foi semblait donner à cette famille, autant que l'on peut admirer cela à l'âge de 7 ou 8 ans.

En tout cas, lorsque mon père, parti à la guerre de 14, revint à sa première permission, je lui montrai naïvement un petit chapelet que ma grand-mère m'avait donné. Ces chapelets de gosses qui s'enfermaient dans un œuf et paraissaient un jouet plein de charme pour l'enfant de 6 ou 7 ans que j'étais, même si je ne voyais pas très bien quel usage on pouvait faire de cet instrument. Mon père se mit en colère et me confisqua le chapelet et aussi un catéchisme qui devait venir de la Bonne Presse, plein de diables à ailes pointues et d'anges à ailes blanches et rondes.

Je ne compris pas le sens mais le mot de superstition dut sans doute être prononcé. A partir de ce moment-là, mes parents décidèrent que, l'âge venu, je fréquenterais l'École du dimanche protestante.

Lorsqu'il fut question de m'y envoyer effectivement, cela me sembla quelque chose de très épouvantable. Mes parents n'avaient pas voulu de l'école publique ni de l'école privée que fréquentait mon ami Robert et qui me paraissait quelque chose d'assez désirable. En tous cas, lorsqu'on parla de la communion

de Robert et de m'envoyer moi-même à l'Eglise protestante, j'eus une véritable crise de désespoir et je me vois encore très nettement filant à l'église Notre-Dame de Cannes et là, accroché derrière les grilles du chœur, en train de dire : « Je ne veux pas être protestant, je ne veux pas être protestant ! ». En fait, j'allai à l'Ecole du dimanche et ma foi se termina avec cet appel qui devait être exaucé seize ou dix-sept ans plus tard.

Silence, neige et Chartreux

A Leysin, ma recherche de l'existence ou non de Dieu devenait continue, profonde, allant parfois jusqu'à l'angoisse. Les livres que je lisais me familiarisaient avec cette pensée de Dieu aussi bien quand ils le niaient que lorsqu'ils l'affirmaient. Mais je ne voyais absolument pas ce que pouvait être la découverte et la compréhension de Dieu. Le monde me semblait tellement inexplicable que Dieu ne me paraissait vraiment pas une explication possible. Je multipliais donc mes lectures de plus en plus.

Un incident survint alors. Une amie manifesta le désir de venir me voir au sanatorium pendant les vacances de Pâques. Cela me parut une véritable catastrophe. Tandis que ma pensée et mon cœur étaient tout entiers tournés à l'intérieur dans cette recherche de Dieu, j'allais me retrouver dans un ordre de pensée, de sentiment, tout différent. Je ne savais vraiment que faire à la fois pour continuer ma recherche et pour éviter sans les fâcher ceux ou celles qui risquaient de venir me voir avec mon amie. Je demandai alors à un camarade de sana s'il ne connaîtrait pas un endroit où je pourrais fuir dans la montagne d'une manière tout à fait isolée pendant quelque temps. Celui-ci me conseilla d'aller chez les Chartreux de la Valsainte où il avait fait un séjour lui-même. J'écrivis alors au Père Chartreux lui disant à la fois mon incroyance et mon désir de passer les fêtes de Pâques dans ce

couvent. Une réponse à la fois joyeuse, fraternelle et assez originale me parvint, si bien que le lundi saint je pris le train pour la Chartreuse de la Valsainte.

Tous les moyens de transport possibles en Suisse furent utilisés ce jour-là : chemin de fer à crémaillère, train rapide et enfin, après une halte d'une heure ou deux dans la petite ville de Bulle, le traîneau. Un traîneau comme on en voyait sur les images de livres de voyages d'autrefois. On s'engouffrait dans un véritable sabot, une toile cirée était remontée et l'on n'avait plus guère que le cou qui émergeait. J'étais seul voyageur, conduit par un vieux charretier suisse de très belle prestance et qui, à chaque crois rencontrée, enlevait sa pipe de sa bouche et soulevait son chapeau.

Arrivé à la Chartreuse couverte d'un mètre de neige et plus, je fus saisi comme tant d'autres par cette atmosphère de blancheur et par ce silence inconcevable. Arrivé dans cette petite chambre en bois blanc où le Père hôtelier m'avait conduit, je me mis instinctivement à genoux et fis alors ma première prière : « Mon Dieu, si vous existez, faites-vous connaître ». Et le Notre Père me revint à l'esprit comme si je l'avais prononcé tous les jours de ma vie : je le récitai du fond de mon âme.

Puis, j'assistai, de la tribune, sans avoir aucune idée de ce que cela pouvait être, aux offices de la Semaine Sainte auxquels je ne comprenais strictement rien. Mais le spectacle de ces moines, le visage rouge de froid et demeurant des heures dans ces stalles, m'étonnait grandement. Ces hommes avaient donc découvert Dieu et ils l'avaient découvert au point que tout leur bonheur était de ne vivre désormais qu'avec lui dans cette solitude glaciale.

Le lendemain de mon arrivée, je reçus la visite du Père hôtelier qui elle aussi m'étonna profondément. Je m'attendais au curé venant me prendre sinon par la main, au moins par l'esprit, et m'expliquer noir sur blanc que Dieu existait. Je me trouvais en face d'un homme parlant et me faisant parler de Valéry et de Gide, de tous les écrivains les plus modernes et qui se contenta de me dire en souriant : « Vous êtes en bonne voie, vous n'avez qu'à continuer ».

Le Jeudi Saint, j'allai donc à l'office du matin comme d'habi-

tude. Je vis alors tous les moines se ranger en couronne autour de l'autel pour communier. Puis je vis les frères rentrer dans le chœur pour communier également et enfin la tribune se vider de la quinzaine de retraitants qui se trouvaient là et qui partirent communier à leur tour.

Ainsi, soudain je me trouvai seul dans cet angle de la tribune. Tous les autres habitants de ce grand couvent étant autour de l'autel, recevant la communion. Où était vraiment le fou ? Où était vraiment l'homme raisonnable ? Pouvais-je supposer fous ces Chartreux que je devinais par ailleurs si équilibrés et dont je lisais le mode d'existence ? Pouvais-je penser qu'ils étaient voués à une illusion monumentale ? Ou bien était-ce moi, avec ma négation de Dieu, qui étais plongé dans les ténèbres ?

Les quelques journées de cette Semaine Sainte s'écoulèrent très rapidement. A la fin, je participai à un office de nuit pour l'Annonciation qui était reculée cette année-là après Pâques. Cette prière dans la nuit, ces hommes qui chantaient d'une voix forte et sereine pour et au nom de cette humanité qui les ignorait totalement, me marquèrent profondément.

L'idée de la conversion se posait peu à peu à moi et je n'avais pas encore résolu le problème même de Dieu ! Mais je me demandais et j'ai gardé de ceci un souvenir très net : « Si tu te convertis, comment vas-tu te mettre à vivre ? Il y a tant de choses que tu ne pourras plus faire ! » Et reprenant ce qui faisait la trame de ma vie à Nice, je passais au crible mes diverses activités : « Ceci et cela, tu ne pourras plus le faire », et toute une série de spectacles et de plaisirs me semblaient devoir être interdits quand on avait découvert Dieu. Je marchandais d'ailleurs pour certains d'entre eux, tel autre me paraissait au contraire possible : tel concert, tel cinéma, telle pièce de théâtre. Mais s'il était possible de faire un tri, je me demandais vraiment s'il était possible d'arriver à sortir de cet esclavage des sens où je vivais depuis tant d'années.

Comment les Chartreux le pouvaient-ils ? Au fond, cela me semblait aussi incroyable que l'existence de Dieu.

Il fallait repartir. Après avoir fait dans la neige les kilomètres me ramenant jusqu'à Bulle, je pris de nouveau le petit train à crémaillère qui défilait comme un joujou dans ce paysage suisse,

et je me retrouvai tout d'un coup, comme sortant d'un rêve, à la gare où je devais prendre le rapide de la grande ligne Paris-Milan.

Lorsque la locomotive électrique entra en gare, énorme masse d'acier dont les roues étaient invisibles, plus mystérieuse encore qu'une locomotive à vapeur, et véritable symbole de la prise de possession par l'homme du monde, je me sentis coincé à nouveau comme je l'avais été au moment de la communion de tous ces hôtes, à la tribune de la Valsainte.

Où était la véritable intelligence de l'homme ? Était-elle dans cette technique si extraordinaire et qui paraissait même d'un autre monde ? Ou bien la véritable sagesse et la véritable intelligence se trouvaient-elles chez ces Chartreux qui depuis le Moyen Âge menaient la même existence inchangée depuis près de mille ans ?

De quel côté fallait-il aiguiller ma vie ? Du côté de ces techniques, de ce commerce et de tout ce qui faisait ma propre existence d'avocat jusqu'alors, ou fallait-il l'aiguiller du côté de cette recherche permanente de Dieu et de sa vérité ?

Je repris ma vie de malade dans la petite chambre de la demoiselle suisse. L'hiver se prolongeait et même en avril la neige continuait à tomber. Un jour, j'étais resté couché dans la chambre, plus exactement je n'avais pas glissé le lit sur la galerie comme je le faisais d'habitude, quand la neige vint à tomber.

Alors, toujours poursuivi par la question de l'existence de Dieu, je bondis tout d'un coup de mon lit et allai sur la galerie de cure récolter un de ces flocons de neige. Avait-il vraiment cette forme, cette précision que j'avais vu reproduite dans les livres de classe où les cristaux de neige ont des formes si diverses et si parfaites ? Je ramassai quelques-uns de ces flocons dans une petite soucoupe, déjà à moitié fondus mais suffisamment frais encore pour être examinés ; et là, devant la perfection de chacun d'entre eux, devant cette harmonie et ces différences, j'eus vraiment l'intuition d'un artiste. Ce monde n'était pas le fruit du chaos. Je devinais une intelligence, un immense artiste derrière chacun de ces flocons de neige. Avec la beauté parfaite autant que fragile de ce cristal entra en moi la certitude d'une Beauté et d'une Intelligence créatrice sans limites. Si la neige est telle,

comment Dieu n'existerait-il pas ? Un Dieu assez grand pour remplir de sa présence un flocon de neige éphémère. Tel fut le premier contact, la première intuition de l'existence de Dieu. J'avais le cœur vraiment battant et il me semblait que j'étais au bord d'une découverte merveilleuse. Mais la découverte était loin d'être achevée, elle était à peine pressentie.

Mais maintenant, je voyais, je regardais d'un nouveau regard les fleurs de printemps, perce-neige ramassés dans les prés ou primevères dont la simplicité autant que la perfection m'enchantait. Les gentianes aussi, toutes ces fleurs qui surgissaient après le long hiver, tout me parlait littéralement de Quelqu'un qui ne pouvait pas ne pas être à leur origine, car cette magnificence était tellement différente d'un tas de poussières que le hasard du vent rassemble dans un coin de la pièce !

Ainsi, peu à peu, un véritable renversement, comme si je vivais désormais la tête en bas, une basculade inimaginable comme celle d'un avion qui vire de l'aile sur l'aile, me rendait le Ciel presque plus évident que la terre. Cette terre sur laquelle je me trouvais, ou plus exactement, cette terre se montrait à moi dans le reflet de la présence de Dieu. Les étamines de ces primevères printanières dans leur admirable harmonie, le bleu de la gentiane, ces fleurs si petites, insignifiantes et si parfaites et que je gardais précieusement sur la tablette de mon lit, tout cela avait désormais un sens pour moi et me parlait de ce Créateur que j'avais passé tant de semaines à chercher sans pouvoir le saisir.

Je lisais avec avidité Pascal, cet homme que je n'avais jamais goûté en classe, au lycée. Là aussi, au centre de cette intelligence, je découvrais que Dieu ne se refusait pas à toutes les exigences d'une raison rigoureuse.

Ce que, au jour le jour, Pascal me faisait vivre et, selon sa fameuse distinction, dans mon cœur autant que dans ma raison, je ne saurais le dire. Mais il m'obligeait à plonger plus profondément encore que je ne le faisais dans les contradictions de l'homme, ce qu'il appelait sa misère, son désordre (au sens fort). Il me prévenait : il écrivait ses *Pensées* « sans ordre », car l'homme « étant le désordre même... je ferais trop d'honneur à mon sujet, si je le traitais avec ordre, puisque je veux montrer qu'il en est incapable. »

Cependant, continuait-il plus loin :

Pensées n° 397, éd. Brunschvig

La grandeur de l'homme est grande en ce qu'il se connaît misérable. Un arbre ne se connaît pas misérable.
C'est donc être misérable que de (se) connaître misérable ; mais c'est être grand que de connaître qu'on est misérable.

Pascal ne me lâchait pas : ce qui m'angoissait n'était pas quelque accident de parcours fâcheux, mais la situation même de l'homme, « ce roi dépossédé », « ce milieu entre rien et tout », « également incapable de voir le néant d'où il est tiré et l'infini où il est englouti », incapable de « savoir certainement et d'ignorer absolument », bref « la disproportion de l'homme ».

Cela je le vivais, pris moi-même dans cette grande « impatience » qui caractérisait Pascal au dire de sa sœur Gilberte, l'impatience d'un homme qui étouffe, emmuré en lui-même, et cherche désespérément une issue qui ne soit pas une fausse fenêtre.

Or l'issue que Pascal proposait comme seule capable de dénouer les contradictions que l'homme porte en lui était l'agonie de Jésus au jardin des Oliviers. Là aboutissaient nos incohérences, nos angoisses, nos duretés, mais là aussi elles pouvaient être guéries. A condition cependant d'entrer soi-même dans ce jardin et d'entendre Jésus nous dire :

Veux-tu qu'il me coûte toujours du sang de mon
humanité
sans que tu me donnes des larmes ?
C'est mon affaire que ta conversion ;
Ne crains point, et prie avec confiance.

A cela je n'étais pas prêt, mais une chose me devenait évidente : pour découvrir le sens de la vie et la grandeur de l'homme, il fallait s'engager soi-même dans la voie de l'effort et de la grandeur et, tout d'abord, résolument lâcher ses sécurités. Certes le problème de ma vie était loin d'être résolu et ma démarche vers Dieu ne se passait pas sans ce terrible point d'interrogation : « Mais comment pourrais-je vivre en présence

de Dieu ? » J'ai dit, en effet, que depuis l'âge de 11 ou 12 ans, mon esprit et ma chair étaient littéralement affolés par un désir de jouissance.

Il faut avoir véritablement vécu soi-même dans cette espèce d'obsession que rien n'arrive à satisfaire, pour savoir ce qu'est l'esclavage des sens qui aboutit à une incapacité de donner véritablement son cœur et son âme à quelqu'un puisque l'on cherche uniquement à tout ramener à son propre plaisir.

Pourtant, depuis des années, tout cela au fond me dégoûtait, mais il y avait une chaîne qui ne pouvait arriver à se briser. Ayant grandi dans ce milieu de Nice avec ces casinos, ces palaces, ces diners de luxe, ayant reçu de mes parents mon premier smoking vers l'âge de 13 ans, j'étais véritablement dévoyé dans une vie en apparence cependant convenable aux yeux de ceux qui m'entouraient. Mais je sentais profondément en moi-même cette division qui régnait dans chacun de mes membres. Et surtout l'expérience m'avait montré qu'aucune issue n'était possible.

Dans la solitude de ma chambre, je continuais à me tourner vers l'Évangile. Ce Christ m'attirait. Il ne parlait pas à la façon des hommes et je commençais à le prier tout en n'étant pas très sûr encore de l'existence de Dieu. Et aussi, dans cette espèce d'algèbre où je cherchais à résoudre le Christ inconnu, je présentais que la mère d'un tel homme devait avoir une puissance de pureté extraordinaire. Et c'est alors que tout en étant encore extérieurement très incroyant à mes propres yeux, j'eus l'idée de prier la Vierge pour qu'elle me sorte de toutes les passions accumulées depuis tant d'années.

Ainsi, peu à peu, j'émergeais vers la lumière de la foi, vers une nouvelle attitude de vie. Cela ne se faisait pas sans peine, sans heurt, sans chutes de toutes sortes, tant spirituelles que charnelles, mais aussi dans une espèce d'immense dynamisme où le monde m'apparaissait chaque jour avec des yeux différents.

A certaines heures, une joie qui ne peut se dire m'envahissait. La joie d'un aveugle qui tout d'un coup découvre la lumière, la joie d'un orphelin qui trouve sa famille, la joie du mendiant qui est admis à la cour du Roi. Il est impossible d'exprimer tout cela, mais le mot même de conversion, de bouleversement est le seul que l'on puisse employer en pareil cas.

Tout ce qui m'avait paru jusqu'alors absurde, m'apparaissait maintenant possible, vrai même et c'étaient les vérités d'autrefois qui me semblaient absurdes peu à peu à leur tour. Dire que Dieu n'existait pas, nier le Christ, alors que je pressentais de plus en plus en eux la Voie, la Vérité et la Vie.

Comme pour confirmer le nouvel ordre de mes pensées, je fus frappé par une lettre d'une amie qui était une étudiante à Paris du philosophe Alain. En khâgne, un de ses meilleurs camarades venait de se suicider par fidélité, semblait-il, aux idées de Gide. Je comprenais si bien ce garçon préférant mourir plutôt que de continuer une vie absurde et sans aucun aboutissement. Mais au moment où moi-même j'apercevais cette issue, cet événement me poussait à avancer d'autant plus dans ma recherche et à penser que si un jour je découvrais véritablement la lumière totale, je chercherais, comme les moines que j'avais vus à la Chartreuse, à me consacrer à cette seule vérité. Plus tard, entrant chez les Dominicains, je fus bien surpris d'apprendre que c'était la devise de l'Ordre : *Veritas*.

Toutes ces découvertes furent celles du printemps 1932. J'aimais de plus en plus la solitude si l'on peut appeler solitude ce dialogue permanent avec Dieu. Quant à la Sainte Vierge, si je l'invoquais, c'était sans trop penser à la réalité de son existence, ni même que je serais exaucé, et ce fut bien plus tard que je m'en aperçus.

Restait l'Eglise... Nous n'étions plus au printemps, mais déjà au début de l'été. Cette Eglise, je l'abordais avec mille préjugés qui dressaient un véritable mur entre elle et moi. La brèche s'était un peu ouverte lorsque j'avais relu quelques mois auparavant Gandhi après avoir vu les Chartreux. Gandhi faisait l'éloge, et cela m'avait fortement impressionné, de la pauvreté, de la chasteté et même d'une sorte d'obéissance du chef se sacrifiant pour ceux dont il a la responsabilité. De trouver toutes ces valeurs chez cet homme m'avait très impressionné et plus encore quand je m'aperçus qu'elles étaient le fond même de la vie des moines de la Chartreuse. Ils étaient pauvres, ils étaient chastes, ils étaient obéissants.

Mais l'Eglise avec tous ses scandales, plus encore cette médiocrité que j'avais toujours vue autour de moi dans ces cérémonies

si différentes des offices des Chartreux, cette Eglise était-elle une invention des hommes ou une volonté de Dieu ? Peut-être même que le Christ était bien Dieu venu sur la terre, mais avait-il été trahi par ses disciples pris par la lourdeur humaine et n'ayant pas su conserver le dynamisme de son message ? Et enfin, ces papes de la Renaissance, cette insertion de l'Eglise dans le monde du capitalisme et des riches, cet esprit de réaction au plan politique qui me semblait inséparable de la foi chrétienne (je pense à mes discussions avec ma grand-mère à propos de son journal, *L'Echo de Paris*, dont j'avais gardé un si mauvais souvenir), cette Eglise, pouvait-on vraiment y adhérer ?

Sans considérer le problème comme résolu, je décidai de reprendre contact avec l'Eglise protestante, pensant qu'après tout il fallait que je connaisse cette Eglise à laquelle je n'avais jamais adhéré sincèrement quand mon père m'envoyait à l'Ecole du dimanche.

J'allai donc au Culte, à Leysin. Mes meilleurs amis au sana étaient d'ailleurs protestants : un jeune pasteur qui terminait ses études, une diaconesse hongroise. Je participai même une fois ou l'autre à la Cène protestante. Mais cela posait en moi un problème : le Christ laissait-il donc chaque homme libre de fabriquer un peu sa religion à sa guise ? Ces immenses mystères qui se révélaient à moi, fallait-il que chacun les découvre ? Et l'Ecriture Sainte qui me paraissait de plus en plus lumineuse de la présence de Dieu dans le Christ, cette Ecriture Sainte, chacun allait-il l'interpréter à sa guise ?

Un point surtout me tracassait et j'essayais de le résoudre, demandant à mes amis protestants ce qu'ils en pensaient. C'étaient les paroles de Jésus instituant à la dernière Cène le don de son corps et de son sang et ajoutant : « Faites ceci en mémoire de moi ». Où donc se continuait ce geste du Christ ? Dans la Cène protestante, mes amis ne voyaient qu'un souvenir, une commémoration sans qu'il y ait aucune présence réelle du Christ. Leurs avis d'ailleurs différaient et la diaconesse hongroise semblait y voir quelque chose de plus que le jeune pasteur. L'un et l'autre m'avaient dit que dans telle confession protestante on pouvait aller encore plus loin dans le sens d'une présence réelle de Jésus-Christ. Mais, devant ces divergences, je pensais que la taille de ce

mystère, qui me paraissait vraiment le couronnement de la présence de Dieu parmi nous à travers tous les siècles, ne pouvait se satisfaire d'une interprétation où chacun, selon ses propres sentiments, y voyait ce qu'il voulait.

Je ne connaissais aucun prêtre et j'avais simplement (mais c'était immense !) le souvenir de cette messe de la Valsainte le Jeudi Saint. Les paroles du Christ étaient si claires que je ne voyais vraiment pas comment on pouvait y échapper : « Prenez, mangez, ceci est mon corps, prenez, buvez, ceci est mon sang, faites ceci en mémoire de moi. »

Chacune de ces présences de Dieu s'ajoutait à la précédente : après la présence de Dieu en toutes choses et dans le moindre brin d'herbe — et mon étonnement n'en finissait pas de revoir le monde ainsi maintenant que j'avais découvert la présence de Dieu en lui —, après la présence du Christ, Dieu venu en ce monde, je découvrais cette présence continue de Jésus dans l'Eglise. L'Eucharistie finissait à mes yeux par peser infiniment plus lourd que tous les scandales que je connaissais ou que je pourrais découvrir par la suite. Ainsi, peu à peu, je parcourais ce chemin vers Dieu et, lorsque je me retournais, je m'apercevais qu'au fond cette route était toute droite, même si en avançant je ne voyais jamais plus loin que quelques pas devant moi.

Dès le début de mes premières lectures religieuses, la phrase de saint Augustin m'était entrée en plein cœur : « Tu nous as fait pour Toi, mon Dieu ! et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en Toi. » Je devinais que cette inquiétude du cœur ne pouvait être arrêtée que si j'entrais un jour dans l'Eglise.

C'est ainsi qu'une fois suffisamment rétabli, au mois de septembre, je quittai la Suisse et retrouvai mes parents qui faisaient une cure à Aix-les-Bains. Le premier dimanche, je décidai d'aller à l'église, vers onze heures, à la messe. En cette pleine période de la saison d'été, dans cette ville d'eau on parlait beaucoup d'un certain Père Gillet, général des Dominicains, qui faisait une saison, ce qui me semblait à proprement parler absurde et bien éloigné du grand idéal que j'avais entrevu à la Chartreuse.

Le dimanche donc, j'allai à une messe. Pour dire vrai, ce n'était pas la messe elle-même qui m'attirait ce matin-là. Posté tout au fond de l'église, ce que je cherchais, c'était la manière de

faire le signe de la croix. Car le catholique que j'avais décidé d'être ne savait pas comment se faisait ce signe. Je voyais bien par où on commençait mais fallait-il ensuite toucher l'épaule droite ou l'épaule gauche ? J'attendais, espérant voir comment les chrétiens et tout ce beau monde d'Aix-les-Bains pratiquaient. A onze heures, ce fut la sortie, beaucoup à l'entrée ou à la sortie avaient fait une espèce de geste circulaire partant du front, mais se perdant ensuite dans leur veston ou leur corsage sans que je puisse savoir vraiment comment se faisait le geste du chrétien. A la fin cependant, une pauvre vieille à demi-boiteuse, avec un foulard noir sur la tête, sortit la dernière et je vis fait par elle un beau signe de la croix. Elle m'apprit comment il fallait pratiquer.

Je rentrai chez moi ou plutôt à l'hôtel le cœur rempli d'une joie immense. Il me semblait que maintenant j'entrais dans cette Eglise catholique sachant le signe auquel se reconnaît le chrétien. Quelques semaines après, allant à Paris, j'écrivais à l'adresse que le Père Chartreux m'avait donnée au cours de mon séjour. A mon départ, il m'avait dit, en effet : « Si un jour vous voulez aller plus loin dans la foi catholique, allez donc voir mes amis qui sont à Paris, ce sont des écrivains et des artistes, mais avec eux vous vous comprendrez et vous serez bien accueilli. »

J'allai porter ma lettre à l'adresse qu'il m'avait indiquée. Je ne trouvai personne, Stanislas Fumet et sa femme étant absents pour quelques heures. Redescendant la rue Linné, je croisai un ménage qui me parut devoir être un vrai ménage catholique, tel que je l'imaginais alors, c'est-à-dire parfaitement bourgeois, décoré et à l'allure bien pensante.

J'étais prêt à affronter non seulement toutes les épreuves mais à ne même pas m'en apercevoir, car la force qui m'attirait vers Dieu était plus grande que toutes les petites choses qui pouvaient se présenter sur ma route. Cependant, ma joie fut grande lorsque, ayant reçu une réponse me fixant un rendez-vous, je sonnai et que la porte s'ouvrit. Je vis un ménage qui ne ressemblait vraiment en rien aux deux bourgeois que j'avais rencontrés. Lui, Stanislas avec sa coiffure d'artiste et des chemises d'une couleur absolument inédite, elle, avec ses nattes blanches, son air russe, mais surtout tous deux avec une simplicité, une faculté d'accueil

et aussi une profondeur religieuse se glissant dans les choses les plus simples en même temps que dans tout l'univers de la vie et de la pensée.

Ils me conduisirent chez un missionnaire, maître des novices des Pères du Saint-Esprit, rue Lhomond à Paris. Là, tout se fit très vite, puisque, en quelques jours, je pus me confesser et communier. Cette confession venait véritablement me libérer de tout le passé et me donner cette force que j'attendais depuis si longtemps. La messe de Communion et la Confirmation, le lendemain matin dimanche, me furent très lumineuses. Tout cela se passait entouré de mon parrain et de ma marraine, les Fumet, comme la chose la plus simple du monde.

Le soir, j'allai tout seul à l'église Notre-Dame de Paris, car j'habitais dans l'île Saint-Louis, et là le sacristain voyant un jeune homme au milieu de la foule me donna un gros cierge (de tôle !) pour participer à la procession. C'était une vraie première communion ! J'étais plein de joie. J'avais connu des heures si épouvantables de cafard autrefois. Je me revoyais dans la salle des Fêtes du Casino de la Méditerranée, avec une amie à la fois belle et très bonne, et pourtant complètement dégoûté de tout parce que, sans doute, j'étais dégoûté de moi-même : en dehors de l'argent et du plaisir, existait-il quelque chose au monde et comment l'argent et le plaisir pouvaient-ils satisfaire un homme tout au long de son existence ?

Etre enraciné désormais dans une nouvelle et éternelle vie était devenu pour moi une certitude. Je compris que, de même qu'un jour s'est effectué le passage de la ténèbre où Dieu était inconnu, à la lumière où il s'est manifesté, de même une nouvelle et définitive étape restait à franchir : celle où je passerais de la lumière de la foi, encore si obscure, de la terre, à la pleine lumière de la vision de Dieu.

La veille de mon départ de la Chartreuse, le Père hôtelier m'avait fait visiter plus en détail le monastère et, en passant devant une cellule, j'avais remarqué sur la porte une petite pancarte qui portait ces mots « En retraite ». Quelle invraisemblable chose : être en retraite alors que toute la vie de ces moines était une retraite ! Mais en même temps et sur la même cellule, je voyais une inscription : « Votre conversation désormais est dans

les cieux ». Ce fut là ma grande attente, non pas une récompense que j'atteindrais à coups de je ne sais quel marchandage, mais l'attente impatiente, malgré l'opacité encore de mon esprit et la faiblesse de ma foi, de Quelqu'un qui seul est la raison d'être, l'explication et la plénitude de toute vie. Devant qui tout le reste disparaît pour renaître à nouveau prenant valeur d'éternité.

*Dans ce voyage
d'un demi-siècle
tu m'as sans fin
émerveillé*

Conduis-moi, douce Lumière

Oui, mon regard posé sur la beauté parfaite d'un flocon de neige éphémère a fait basculer ma vie.

Ce cristal était un messager, le murmure d'un ailleurs que je ne savais pas nommer, dont je ne pouvais plus douter.

Il n'arrivait pas comme une preuve, bardé de démonstrations : il était une présence, la pièce à conviction minuscule qui suffit à elle seule, un reflet de l'invisible.

Un murmure, un reflet..., voilà, dira-t-on, des signes bien imperceptibles, aussi ténus que la neige elle-même. Oui, c'est vrai. Mais n'en est-il pas ainsi de toute semence porteuse de vie ? Et ce murmure, ce reflet ont donné naissance en moi à un nouveau regard. Un regard qui dure toujours comme une source primordiale.

Au-delà de l'enchaînement scientifique des causes, antérieurement à tous les hasards créateurs possibles, je décelais la présence d'une Pensée harmonieuse et non pas « quelque chose » comme on dit parfois, mais « Quelqu'un ».

Et à ce Quelqu'un, sans même me l'exprimer, j'étais relié. Ce regard n'était pas la foi : celle-ci plus tard viendrait enrichir sans fin cette intuition, mais Dieu y était présent. Il était là, mais dans une certitude, celle-là même qui m'éblouissait : le monde a un sens, une signification. Ce flocon de neige n'était pas une

illusion : il était une allusion. Il m'éveillait à une Autre présence.

Désormais les choses, du brin d'herbe aux étoiles, sont plus précieuses que ce qu'elles présentent d'elles-mêmes : elles me renvoient à cet Autre. Elles ne perdent rien de ce qu'elles sont, de ce qui, directement et immédiatement m'attire et que j'aime en elles. Mais cette Autre présence leur donne un éclat et une consistance qu'elles ne soupçonnent pas : comme le morceau de verre sous le soleil devient diamant, elles deviennent inépuisables. Et moi aussi, elles me font grandir au-delà de moi-même.

Ce regard dure toujours même si l'émotion vive qui « coupe le souffle » ne s'est présentée depuis qu'une seule autre fois, vingt ans plus tard. Au hasard d'une marche solitaire en Camargue. Derrière une dune, je me suis trouvé face à une centaine de flamants roses, aussi surpris que moi de cette rencontre. Après un instant, tous s'envolèrent. La splendeur inattendue des rayures noires et rouges de leurs ailes étendues — et qu'on ne voit pas au repos — produisit le même effet que la neige de Suisse : j'étais en un instant et pour un instant transféré hors de moi, ailleurs, comme à l'origine du monde.

« L'univers chante la gloire de Dieu. » Cette *gloire* que chante aussi la Bible, c'est très exactement l'éclat de Dieu se reflétant dans le cosmos. Et plus ce reflet s'inscrit dans un être fragile, plus la gloire de Dieu éclate, surabondante. Comme je le pressentais obscurément, l'homme trouve par là sa place dans l'univers : il est la créature habilitée pour capter le reflet de Dieu sur le cosmos et sur lui-même. En même temps, il prend conscience de la fragilité des choses et de la sienne. Mais tout alors devient d'autant plus précieux.

Ce regard, la théologie m'a dit depuis qu'il était vrai et les grands penseurs de l'Eglise — et ses saints — nous invitent à l'exercer.

Dès le 2^e siècle de notre ère et donc à l'aurore de la réflexion chrétienne, saint Irénée de Lyon écrivait une phrase qui a traversé dix-huit siècles. Redite, ressassée mille et mille fois et tronquée souvent, elle reste vitale et neuve car Dieu et l'homme y sont situés dans leur vis-à-vis fondamental : ce qu'est l'homme pour Dieu, ce qu'est Dieu pour l'homme : « Car la gloire de Dieu

c'est l'homme vivant, mais la vie de l'homme c'est la vision de Dieu. »

Or cette vision de Dieu qui rend l'homme vivant n'est pas pour plus tard. Elle commence dès maintenant, dès que notre regard cherche à apercevoir le reflet de Dieu dans le monde. Et pour Irénée cette première manifestation de Dieu aux hommes par la création, loin d'être diminuée, sera portée à sa plénitude surabondante par la venue du Verbe de Dieu parmi nous, ce Verbe « par qui toutes choses sont » (Jn 1,3).

Plus tard saint Augustin, ce Méditerranéen amoureux de la lumière, sera le chantre incomparable du chemin qui mène de la beauté à Dieu. Ce chemin, il l'a lui-même parcouru et il le décrit dans ses *Confessions* :

Saint Augustin,
Confessions X 9,
traduction Labriolle

Qu'est-ce donc que ce Dieu que j'aime ?
J'ai interrogé la terre et elle m'a répondu : « Ce n'est pas moi ton Dieu. »

Tout ce qui vit à sa surface m'a fait la même réponse.

J'ai interrogé la mer et les êtres qui la peuplent, et ils m'ont répondu : « Nous ne sommes pas ton Dieu, cherche plus haut que nous. »

J'ai interrogé l'air et le vent et ils m'ont répondu : « Nous ne sommes pas Dieu. »

J'ai interrogé le ciel, le soleil, la lune, les étoiles : « Nous ne sommes pas non plus le Dieu que tu cherches », m'ont-ils affirmé.

Alors, j'ai dit à tous les êtres que je connais par mes sens : « Parlez-moi de mon Dieu, puisque vous ne l'êtes point, dites-moi quelque chose de Lui. »

Et ils m'ont crié de leur voix puissante : « C'est Lui qui nous a faits. »

C'était par ma contemplation même que je les interrogeais et leur réponse c'était leur beauté.

Celui que ce texte laisse insatisfait, sans discuter avec lui, avec beaucoup d'amitié, je « l'enverrai se promener », non pour me débarrasser de lui, certes, mais dans l'espoir qu'en cette promenade, il ouvre les yeux de son cœur et trouve ce regard.

Mais saint Augustin, lui, poursuit :

Confessions X 10 Pourquoi donc cette beauté ne tient-elle pas à tous le même langage ? Les animaux la voient, petits et grands, mais sans pouvoir l'interroger : ils n'ont pas la raison pour juger. Les hommes au contraire peuvent interroger : ils peuvent contempler, saisir par l'intelligence à travers les créatures, les invisibles réalités de Dieu.

Mais, ajoute-t-il en fin psychologue,

à force d'aimer les choses créées, les hommes en deviennent esclaves et cet assujettissement les empêche d'exercer leur jugement.

Et il conclut :

Ainsi les choses restent muettes pour l'un, tandis qu'elles répondent à l'autre. Ou, pour mieux dire, elles parlent à tous, mais ceux-là seuls comprennent, qui comparent cette voix venue du dehors avec la vérité qu'ils portent en eux.

Il faut donc un double silence : celui qui permet d'entendre le murmure des choses, mais également un silence intérieur qui me révélera à moi-même. Mon moi de surface, celui qui dit « je » à tout bout de champ, le gérant nécessaire et banal de ma vie quotidienne, doit apprendre à se taire : il est trop encombré par ses affaires et par lui-même. Qu'il laisse pour un temps la place au moi intérieur, ce moi profond qui porte lui aussi le reflet de Dieu — la Bible dira « l'image » — alors le dialogue s'instaurera avec la création.

Pour le moi de surface le monde et Dieu se présentent sous l'aspect de « problème » à résoudre, et c'est légitime. Le moi intérieur, lui, s'approche de Dieu comme d'un « mystère », c'est-à-dire une réalité qui le dépasse. Le moi profond découvre en soi-même un lien, infime certes, avec Dieu, mais précieux, comme une goutte d'embrun est la première approche de l'océan, est déjà quelque chose de l'océan.

Une remarque de Jacques Maritain éclaire, me semble-t-il, cette recherche du moi profond et peut la faciliter. Ce n'est point une opération intellectuelle difficile à exécuter, une réussite de

virtuose. Elle est difficile pourtant par l'attitude de réceptivité (active !) qu'elle demande, « où nous sommes devenus assez disponibles, assez vacants, pour *entendre* ce que toutes choses murmurent et pour *écouter* au lieu de fabriquer des réponses » (*Sept leçons sur l'être*, p. 56, cf. p. 60 et p. 8). Si je pose mes questions de manière agressive, amère ou seulement impatiente, si au départ je soupçonne les choses de me tromper et Dieu d'arrière-pensées, je ne recueillerai pas les parcelles de lumière qui me sont offertes.

« Ils ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas », cette plainte n'est pas d'aujourd'hui : elle court tout au long de la Bible. Peut-être dénonce-t-elle la fermeture du cœur — et qui se flatte d'y échapper ? Mais en notre temps, il s'agit moins d'un aveuglement que d'un gigantesque embouteillage de nos yeux et de notre esprit. Tant de découvertes sur l'homme et le monde, sur leur passé, leur présent, leur avenir, tant de séquences télévisées, tant de revues aux images admirables dont chacune pourrait être l'objet de mon regard intérieur... mais déjà la page suivante a happé mon inattention. Oui, il nous faut apprendre le silence, réapprendre le chemin parcouru par saint Augustin, entendre la voix qui est en nous et qui recueille le vrai sens du monde, pressentir le bonheur authentique qu'elle apporte quand on l'a écoutée :

Confessions X 27 Tard je t'ai aimée, ô Beauté si ancienne et si nouvelle, tard je t'ai aimée !

Mais quoi ! Tu étais au dedans de moi, et j'étais, moi, en dehors de moi-même ! Et c'est au dehors que je te cherchais ; je me ruais, dans ma laideur, sur la grâce de tes créatures. Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi, retenu loin de toi par ces choses qui ne seraient point, si elles n'étaient en toi.

Tu m'as appelé, et ton cri a forcé ma surdité ; tu as brillé, et ton éclat a chassé ma cécité ;... tu m'as touché, et je me suis enflammé pour ta paix !

L'école du regard

C'est une vérité aussi banale qu'importante : notre regard sur une même chose varie à l'infini. La même prairie sera couleur pour le peintre, fourrage pour le fermier, caractéristique d'un climat pour le géographe, lieu de doux propos pour les amoureux. Le promoteur, lui, y voit déjà la fermette à vendre.

Quant aux façons de regarder, elles aussi sont multiples : regard distrait, furtif, intéressé, regard moqueur, étonné, regard candide ou regard noir ! L'intensité également varie : parcourir, suivre du regard ou dévorer des yeux.

Important est le regard des poètes : ils nous initient au silence, ils nous apprennent à lire au-delà des mots la vérité cachée des choses, ils nous font remonter vers un langage universel au-delà des cultures et des continents.

Rabindranath Tagore est sur le Gange : la barque glisse, silencieuse. Soudain, un poisson jaillit hors de l'eau et retombe :

Tagore,
Sadhana, p. 94,
Ed. Albin Michel

Sur sa forme fugitive jouèrent un instant toutes les couleurs du ciel... Il était venu des profondeurs de son mystérieux domaine dans un beau mouvement rythmé, il avait ajouté sa propre mélodie à la symphonie muette du jour qui s'éteignait.

Il me sembla que j'avais eu un salut amical venu

d'un monde étrange, en mon propre langage, et mon cœur ressentit comme un éclair de joie. Soudain le batelier soupira de regret : « Quel gros poisson ! » Ce qu'il s'était immédiatement représenté, c'était l'image du poisson pêché et servi pour son dîner. Il ne pouvait voir le poisson qu'à travers ce désir, et laissait ainsi échapper toute la vérité de cette existence étrangère.

Tous n'ont pas reçu le don d'exprimer ainsi les choses, mais infirme est celui qui ne les éprouve pas. Notre culture des pays industrialisés ne favorise guère ce regard. Le lycéen d'aujourd'hui, circulant dans son autobus scolaire entre immeubles et feux rouges, est moins favorisé que l'écolier parcourant en sabots les chemins creux. Et le touriste des voyages organisés parcourant le monde sa caméra contre l'œil n'aura jamais l'expérience du charme qui envahissait le sous-préfet aux champs d'Alphonse Daudet. Cet aimable sous-préfet, on s'en souvient, a fait arrêter sa voiture pour composer le discours qu'il doit prononcer tout à l'heure au cours d'une cérémonie. Il s'est installé au pied d'un côteau dans un petit bois de chênes verts :

Messieurs et chers administrés..., a repris le sous-préfet de plus belle.

Mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement :

— Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon ? Et les sources lui font sous la mousse une musique divine ; et dans les branches, au-dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs ; et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours... M. le sous-préfet, grisé de parfums, ivre de musique, essaye vainement de résister au nouveau charme qui l'envahit.

« ... Les grandes vérités sont ineffables : elles ne peuvent pas être enseignées, elles se communiquent à l'âme par une espèce de

contagion. » Cette contagion dont parle Claudel, il nous dit également comment elle se transmet :

Claudel,
La perle noire,
éd. Gallimard,
p. 20, 21

... Les grandes vérités ne se communiquent que par le silence. Si vous voulez apprivoiser la nature, il ne faut pas faire de bruit. Comme une terre que l'eau pénètre. Si vous ne voulez pas écouter, vous ne pourrez pas entendre.

... Qu'est-ce qui se passe dans le silence de la nuit ? A quoi sont occupées les forêts et la mer ? Nous ne comprenons les choses que si nous nous mettons avec elles dans le même état de prière.

Il est difficile de communiquer un regard car celui-ci ne se démontre pas. Le marin a repéré un point imperceptible à l'horizon, comment le faire découvrir à son passager ? Le guide de montagne distingue, au milieu d'autres, un pic qui émerge à peine : comment expliquer à ceux qui l'entourent où il se trouve exactement ? Un peintre essaie de nous dire quel était son regard au moment où il réalisait son œuvre, mais, devant son tableau abstrait, comment entrer en synchronisation avec lui ? Et Claudel continue :

Comment te faire comprendre ? Je ne sais, c'est quelque chose comme le don des trouveurs de sources.

Le pied seul me ferait connaître où je suis, mille bruits, mille touches, mille différences de son que vous n'entendez pas, mille signes aussi instantanés que le regard.

L'attention toujours éveillée, la conscience de ses mouvements, le sentiment de la distance, un peu de finesse.

Et même sans tout cela je suis averti intérieurement de tout. Vous lisez, et moi je sais par cœur.

Un homme, né il y a juste 800 ans, est ce sourcier qui n'essaie pas de faire « comprendre » mais qui laisse chanter un cœur délivré par dame Pauvreté de toute opacité. Saint François d'Assise est comme un don précieux de Dieu aux hommes et peut-être spécialement aux mutilés de Dieu que nous sommes au-

jourd'hui. Si nous cherchons le secret de la séduction universelle de François, il est là, dans cette communion avec « sœur notre mère la Terre ». Mais prenons-y garde, il nous entraîne bien au-delà, infiniment au-delà de tout romantisme poétique et de toute écologie.

Il nous fait passer du regard émerveillé à une entente secrète, à une connivence d'amour. Ce que chante son cœur quand il regarde la création, nous relie et au cosmos et à Dieu. Mais dans cette liturgie de l'univers, la plus joyeuse et lumineuse qui se puisse vivre, la croix est plantée indéracinablement. Ce secret, l'existence entière de François le laisse pressentir, mais il atteint son sommet dans le *Cantique des Créatures*. Là cependant, il y est peut-être plus caché que nous ne le pensons, que moi en tous cas je ne le pensais.

François, le cosmonaute du regard spirituel

Tandis que je faisais mes premiers pas vers ce Dieu entrevu un jour d'hiver, François d'Assise a été mon compagnon, mais combien davantage lorsque j'ai fait mes premiers pas dans l'Eglise. Ce ne fut point décision personnelle : les événements, c'est-à-dire ces maîtres qui nous sont donnés de la main de Dieu, selon le mot de Pascal, me guidèrent de nouveau vers saint François.

En effet le petit groupe qui m'accueillit au seuil de l'Eglise faisait partie du Tiers-Ordre de saint François, une fraternité joyeuse, spontanée, non officielle, quelque peu bohème. Quand nous nous retrouvions, nous aimions prier ensemble et disions — en latin ! — ce qu'on appelait alors le « petit office », avec de grands fous rires quand nous trébuchions sur un mot. Je découvris alors ce que pouvait être la joie.

Quand j'avais lu pour la première fois la *Vie de François d'Assise* par Joergensen, ce converti bien apte à communiquer son enthousiasme à l'apprenti converti que j'étais, j'avais été frappé comme tout le monde par quelques épisodes : au début, François déposant ses habits aux pieds de son père, le riche marchand, et partant à la suite de Dame Pauvreté ; à la fin, l'amour mutuel de François et du Christ s'inscrivant dans les stigmates de sa chair. Aujourd'hui je crois deviner que je me

voyais déjà, avant même d'être converti, quittant le monde sur un beau geste romantique et, naïve vanité et incorrigible amour de soi d'un néophyte, recevant quelques marques visibles du Christ ! Il y avait aussi, bien sûr, la « joie parfaite » et l'amour de François pour toutes les créatures : tant de récits où interviennent abeilles, tourterelles sauvages et le fameux loup de Gubbio dont la « conversion » exerce depuis lors la sagacité de tous les « franciscanisants » : était-ce un vrai méchant loup croquant les petits chaperons rouges ? Ou quelque brigand converti ? Chacun émet son opinion. Seuls les peintres, et pour cause, n'hésitent pas... Je pense aussi à l'agneau destiné à la boucherie que François achète, donnant son manteau en échange. Mais que faire de la bête ? François la rend à son ancien propriétaire avec consigne de ne jamais la vendre ni lui faire aucun mal. Ou à l'agnelle si malheureuse, seule au milieu d'un troupeau de chèvres et de boucs, qu'il l'achète encore ! Cette tendresse d'un cœur d'homme pour la moindre des créatures avait touché profondément le mien.

François a donc toujours eu sa place dans ma vie, mais je découvre aujourd'hui seulement la qualité de son regard sur la création. Si j'avais un « message » à transmettre, ce serait celui-là : le sens du sacré. Ce n'est pas un souvenir rétro d'ancien combattant, mais l'actualité la plus brûlante dans ce monde en marche vers l'an 2000. En effet, je crois que si nous avons tant de peine à être fidèles aux promesses et aux engagements — ceux du mariage tout autant que ceux du sacerdoce ou de la vie religieuse — c'est que nous avons perdu le sens du sacré dans les réalités terrestres les plus humbles. Ce sens, le Seigneur lui-même nous le révèle dans l'épisode du Buisson ardent : « Ce lieu que tu foules est une terre sainte » (Ex 3,5), un sens que l'on retrouve chez tous les peuples d'autrefois, et encore aujourd'hui chez ceux que l'on appelle à tort des « primitifs ». Quand ces hommes lisent le « sacré » dans la nature, ce n'est point parce qu'ils sont primitifs, mais bien parce qu'ils reconnaissent entre la nature et eux un lien primordial : « En le contemplant, l'homme découvre dans le mystère du monde qui l'entoure les modalités diverses du sacré et par conséquent de l'Être » (Mircea Eliade). Face à lui, il éprouve le sentiment de sa petitesse, celui de n'être

justement qu'une créature. Ce mystère le fait trembler, d'où sa crainte, et en même temps l'attire et le fascine, car il y reconnaît l'Être qui est à son origine.

Le cardinal Garrone, alors archevêque de Toulouse, disait au Concile : « Si l'on perd le sens de l'être et du sacré, le sens de la création, l'homme perd le sens de ses engagements, car il y a aussi quelque chose de sacré dans une parole qui a été donnée. »

Or ce que l'on appelle, de façon un peu infantile, l'amour de saint François pour la nature, a été vécu par lui à un tel degré de profondeur et d'universalité qu'il peut nous ouvrir de nouveau à ce sens du sacré. Mais il faut d'abord resituer François, et les *fioretti* prennent alors une tout autre consistance, dans la réalité cruelle de l'Italie du Moyen Âge : climat de vendetta poussé à l'extrême où les haines entre familles, partis, cités rivales, ne pardonnent pas, se perpétuent de génération en génération, de crime en crime. On ne lésine pas sur les moyens employés : captation d'héritages, prison, meurtres, poison et poignard, tout y passe. La formule de salutation de François : « Que le Seigneur vous donne la paix » n'était pas anodine à cette époque, son seul énoncé en faisait un signe de contradiction.

Dans ce contexte, « l'amour que François portait à toute créature à cause du Créateur » prenait valeur prophétique. Thomas de Celano, l'un de ses tout premiers compagnons et son premier biographe, en était frappé (je le souligne en transcrivant son texte) :

Thomas de Celano,
Vita prima,
ch. 29, n^{os} 80, 81

... Qui pourrait nous retracer son immense amour pour tout ce qui touchait à Dieu ? Qui pourrait nous décrire la douceur inondant son âme lorsqu'il retrouvait dans les créatures la sagesse, la puissance et la bonté du Créateur ? A contempler le soleil, la lune, le firmament et toutes ses étoiles, il se sentait monter au cœur une joie ineffable. *Piété simple, pieuse simplicité.*

... Quand il rencontrait des fleurs répandues par nappes, il leur prêchait comme si elles avaient été douées de raison et les invitait à louer le Seigneur.

... Tout être recevait le nom de frère ; l'intuition pénétrante de son cœur arrivait à découvrir, d'une manière extraordinaire et inconnue d'autrui, le mystère des créatures, *puisque'il jouissait déjà de la glorieuse liberté des enfants de Dieu.*

Si de tels gestes demeurent inimitables, ils nous révèlent cette entrée en harmonie, cette mise en concordance avec l'univers, avec ce « mystère des créatures ».

Saint Bonaventure, théologien et lui aussi premier biographe de François, nous en dit la source :

Saint Bonaventure, *Legenda major*,
ch. 8, n° 6

A force de remonter à l'Origine première de toutes choses, il avait conçu pour elles toutes une amitié débordante et appelait frères et sœurs les créatures même les plus petites, car il savait qu'elles et lui procédaient du même et unique principe.

François n'a pas triché. Ses gestes ne sont pas que les réactions d'un cœur sensible, ni ses chants les fruits d'une émotion esthétique : ils sont sa chair et son âme. En 1224, durant l'hiver, il est malade, miné par la fièvre. Il a été recueilli par ses frères au fond du jardin de Saint-Damien, dans une cabane de branchages et de nattes. La cécité le gagne. Pour le soigner, on lui a cautérisé la tempe au fer rouge. Ses yeux le font tant souffrir que là, cinquante jours durant, il ne peut voir la lumière du soleil ni celle du feu. Il est tourmenté par les mulots envahissants et les souris ; celles-ci courent sur lui et autour de lui, ne le laissant ni prier ni se reposer, ni même manger tranquille.

François est découragé : « il a pitié de lui-même », dit son chroniqueur. Il prie : « Seigneur, secours-moi dans mes infirmités pour que j'aie la force de les supporter patiemment ». Or, « au cours de cette agonie de lutte et de prière », il est réconforté en esprit : « Réjouis-toi, dès maintenant vis en paix, comme si tu partageais déjà mon royaume ». Et cette nuit même — sa nuit de Gethsémani — François composa ce cantique qu'il chanta à ses frères dès le matin :

Très haut, tout puissant et bon Seigneur,
à toi louange, gloire, honneur,
et toute bénédiction ;

à toi seul ils conviennent, ô Très-Haut,
et nul homme n'est digne de te nommer.

Mais comment chanter le Dieu très haut « si nul homme n'est digne de le nommer » ? François reconnaît et accepte, il aime, lui le pauvre de cœur, cette pauvreté primordiale, l'impuissance du cœur de l'homme à chanter la glorieuse gloire de Dieu. Il se tourne alors vers les créatures : c'est par elles qu'il louera Dieu, ou plutôt il le louera pour chacune d'elles. L'univers visible devient le symbole du sacré, de l'ineffable :

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur Lune et
les Etoiles :
dans le ciel tu les as formées,
claires, précieuses et belles.

Utilisant les ressources les plus actuelles de la psychologie et de l'analyse, un authentique fils de saint François, le Père Eloi Leclerc, a commenté avec finesse et amour filial le Cantique des Créatures. Reliées à la souffrance de cette nuit — physique et spirituelle — du Pauvre gisant dans sa cabane, les analyses du P. Leclerc illuminent du dedans le Cantique et ouvrent « les avenues secrètes » de l'âme de François : en elle, le monde déchiré se réconcilie ¹.

Les réalités cosmiques, lune, étoiles, vent, eau, feu, sont elles-mêmes un langage : elles disent plus qu'elles-mêmes, elles sont chargées des liens inconscients de l'âme de François — et de tout homme — avec Dieu. Quand il chante la louange de Dieu à travers ses créatures, ces réalités de l'univers matériel rejoignent notre cœur profond. Et comme elles relèvent des profondeurs les plus universelles de l'homme, elles expliquent cette fraternisation de François, non seulement avec toutes les créatures, mais avec tous les hommes. Et elles expliquent aussi pourquoi tous les hommes se reconnaissent en lui.

Si, par exemple, les étoiles sont qualifiées de « précieuses et belles », ces images prennent tout leur relief lorsqu'on découvre que le terme *précieux* n'est employé ailleurs par François que

¹ Eloi LECLERC, *Le Cantique des Créatures ou les symboles de l'union*, éd. Fayard. Le livre du P. Leclerc compte 280 pages, denses et qui demandent attention. Je ne prétends pas les résumer, à peine en donner quelques flashes.

pour l'attacher aux objets qui entourent le corps du Christ, le Saint Sacrement : « l'endroit précieux » où il sera placé, « les calices, corporaux, ornements d'autels, et tout ce qui sert au saint sacrifice, que tous les tiennent pour précieux... » Lune et étoiles prennent ainsi valeur de trésor sacré.

Ces sœurs lumineuses dans la nuit sont *précieuses* en tant que signes de la présence de Dieu. Ce sont des signes sacrés, qui mettent réellement l'esprit de l'homme — le « cœur » dans le sens biblique — en cette Présence.

Ainsi, les qualificatifs employés par François tels que précieux, utile, humble, chaste, auréolent chaque élément de l'univers d'une présence divine. De même, les mots « frère » ou « sœur » associés à chacun.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour frère Vent,
et pour l'air et pour les nuages,
pour l'azur calme et tous les temps
par lesquels tu donnes soutien à toute créature.

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur Eau,
qui est très utile et très humble,
précieuse et chaste.

Vent et eau depuis la Genèse sont inséparables : le souffle de Dieu planait sur les eaux. Le vent est fraternel à François : frère Vent, comme l'Esprit, « dont on ne sait d'où il vient, ni où il va ». Pour l'aimer, il faut être toujours prêt à partir, demeurer toute sa vie un homme de plein vent. Et deviner « qu'il donne soutien à toute créature » ainsi que les nuages et l'azur calme. Tout est lié dans l'univers : par chaque chose créée, François rejoint toutes les autres et, par elles toutes, rejoint son Créateur.

Pour l'eau, « sœur l'Eau », nous retrouvons la désignation *précieuse*, mais associée ici aux qualités d'une présence serviable, bienfaisante en même temps que réservée, secrète et pure : comment ne pas découvrir en elle le symbole de la femme ? Et qui d'une certaine manière est présente en tous, comme la part féminine de l'être.

Au terme de ce chant de louange, la Terre, elle, se présente non plus comme la sœur Terre, mais comme *sora nostra matre Terra*, « sœur notre mère la Terre ».

Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur notre
mère la Terre
qui nous porte et nous nourrit,
qui produit la diversité des fruits,
avec les fleurs diaprées et les herbes.

La « Terre mère », c'est l'expérience religieuse la plus primitive des hommes, l'interminable capacité de la terre « qui nous porte » comme une mère porte son enfant et le nourrit, qui est aussi cette terre printanière par ses fleurs diaprées auxquelles François aimait prêcher. Cette Terre mère, François veut mourir dans une communion totale avec elle. Alors il ajoute une dernière strophe à son Cantique :

Thomas de Celano, ... Que ma sœur la Mort soit la bienvenue. Et il
Vita secunda, dit aux frères : lorsque vous me verrez à toute
ch. 163, n° 217 extrémité, vous me coucherez nu sur la terre nue,
comme avant-hier, et vous m'y laisserez encore
après mon dernier soupir, le temps nécessaire
pour parcourir un mille à pas lents.

Ce sens de communion avec la terre est universel : en Chine ancienne « le mourant comme l'enfant naissant est déposé sur le sol ¹ ». Mais pour François le geste d'être couché nu sur la terre nue est inséparable du dernier geste qui précéda sa mort quand il « demanda du pain, le bénit, le rompit et en donna un petit morceau à chacun, puis se fit le lire le récit de la dernière Cène, la Pâque du Christ ».

Pour François, la communion la plus intime à son Seigneur, ce Jésus crucifié qu'il a voulu imiter toute sa vie, ne peut se séparer de sa communion à l'univers des créatures à travers « sœur notre mère la Terre ». Chacune de ces communions rayonne sur l'autre :

Eloi Leclerc, L'image du crucifié n'avait pas détruit la joie de
Sagesse d'un pauvre François. Bien au contraire... Elle devait en être
la véritable source, la source très pure et intaris-
sable. Cette image d'opprobre et de douleur était
bien la lumière qui éclairait ses pas. C'était elle
qui lui découvrait la création. Elle qui la lui fai-

¹ Granet cité par P. Leclerc, p. 186.

sait voir, par-delà toutes les vilenies et les crimes de ce monde, parfaitement réconciliée et déjà remplie de cette souveraine Bonté qui est à l'origine de toutes choses.

Comme la lave jaillie d'un volcan est la même à travers les siècles dans tous les volcans du monde, et qu'elle nous relie à la masse brûlante et inaccessible qui constitue le cœur de la terre, de même le regard de François sur l'univers nous ouvre à la profondeur du cœur de l'homme de tous les temps. C'est, selon l'expression du P. Leclerc, une vision du monde où la conciliation l'emporte sur la déchirure.

Mais plus encore, le regard de François d'Assise est relié d'une manière absolue à Celui qui est l'Inaccessible et nous le fait rejoindre :

Saint Bonaventure,
Legenda major,
ch. 9, n° 1

Sollicité par toutes choses à l'amour de Dieu, il se réjouissait en tous les ouvrages sortis de la main de Dieu, et grâce à ce spectacle qui faisait sa joie il remontait jusqu'à Celui qui est la cause et raison vivifiante de l'univers. Il savait, dans une belle chose, contempler le Très-Beau, et poursuivait à la trace son Bien-Aimé en tout lieu de sa création, se servant de tout l'univers comme d'une échelle pour se hausser à atteindre Celui qui est tout désirable.

*Et je vis
que cela était bon*

Un simple coquelicot ? Pas si simple que ça !

La neige, les flamants roses, saint François d'Assise ne m'ont pas mené vivre dans un féerique conte bleu !

La souffrance, la mort, la solitude, la haine ne sont pas gommées pour autant ; depuis lors, j'ai foulé le sol de quatre continents et comment pourrais-je, en ouvrant les yeux sur la beauté de l'Univers, les fermer sur les douleurs du monde et ses blessures ?

Comment le mal, l'injustice, l'innocent qui meurt ne seraient-ils pas une écharde dans ma chair, comme dans celle de tout homme ? Et une douloureuse interrogation à Dieu ?

Non, je n'ai pas de « réponse » à la question du mal... je crois seulement de toute ma foi que les ténèbres, et les larmes, n'auront pas le dernier mot, qu'elles ne pourront jamais engloutir la lumière. La lumière, « la Véritable » comme dit l'apôtre Jean, c'est le Christ. Et pourquoi la justice de Dieu demeure aujourd'hui encore et même toujours profondément cachée, je ne sais. Mais que cette justice existe, voilà ce dont la foi au Christ me donne dès aujourd'hui la certitude. Et cette certitude de la foi, mon regard posé sur la création l'a en quelque sorte préparée. Après Augustin dans sa quête de la Beauté Originelle, après François réconforté jusque dans son agonie par son regard frater-

nel, que pourrais-je ajouter ? Rien, bien sûr, en profondeur, mais simplement que, durant ces cinquante ans, j'ai de mieux en mieux compris, et fait mienne, l'exclamation que la Bible met sur les lèvres de Dieu contemplant chacune des œuvres de sa création : « ô le bien ». Et, à la fin du sixième jour :

Dieu voit tout ce qu'il a fait
Et voici : « ô le grand bien »

(traduction Chouraqui).

Dans ce mot « le bien » (ou « le bon »), il ne s'agit plus directement de l'émotion esthétique, la beauté, mais de l'affirmation que cette création correspond à l'intention de son créateur : elle est en « bonne conformité » avec son but et avec l'ordre du monde qui l'accompagne.

Oui j'ai été et je reste émerveillé devant le prodigieux foisonnement d'astuces et d'ingéniosités que je constate dans l'organisation du moindre être vivant, et, si je regarde plus près, de chacune de ses moindres parties prises en elles-mêmes. Et quand je vois chaque partie jouer son rôle dans l'ensemble, l'ensemble dépendre d'elle et elle du tout dans une réciprocité d'équilibre, je suis toujours frappé d'étonnement et d'admiration joyeuse.

Un coquelicot dans un champ n'est pas moins prodigieux que la fusée Ariane ou les machines robots les plus sophistiquées : son bouton avec une ligne perpendiculaire de moindre résistance qui s'ouvrira avec soin au moment voulu, les pétales pliés à l'intérieur comme un parachute dans son sac qui s'ouvrent et « se repassent » au soleil pour effacer les plis ; plus tard, autour de la petite urne verte contenant les futures graines, la couronne des étamines et la poussière impalpable du pollen... Et comment celle-ci pourra-t-elle donc pénétrer dans l'urne pour féconder les graines ? Tout est prêt, tout est prévu : sur le toit de l'urne, des bandes sombres disposées comme les rayons d'une roue sont autant de microscopiques balais munis d'une liqueur aussi imperceptible qui retient, nourrit et fait littéralement germer le grain de pollen qui tombe sur elle et y reste prisonnier. Et voici ce grain qui pousse et enfonce une racine à l'intérieur de l'urne,

traversant le toit. Mais comment traverserait-il cette coque impénétrable si le tissu qui se trouve sous les bandes sombres n'était pas exactement adapté, et par surcroît nourricier du petit tube de pollen ?

Chaque tube de pollen ira donc rejoindre l'un des milliers d'ovules translucides et, si celui-ci est déjà fécondé, il ira vers un autre, car cette poussière impalpable est douée du pouvoir de faire naître la vie par sa rencontre avec l'ovule.

Et lorsque la fleur se fane et que la belle parure rouge a disparu pour laisser place à la seule urne du pistil, me voici devant le problème inverse : comment les graines pourront-elles sortir de cette boîte hermétique ? Le pistil grossit, le toit bombé s'aplatit. Puis le voilà qui se soulève laissant apparaître des fenêtres par où sortiront les graines quand la brise balancera le fruit. Et pour qu'il n'y ait ni bousculade, ni coincement au portillon, des couloirs intérieurs canalisent les graines...

Voilà ce que me montre un coquelicot, un simple coquelicot avec lequel les toutes petites filles font une poupée, quand je m'arrête et pose mon regard sur lui.

Combien souvent ai-je expliqué cela ? Cent et cent fois sans doute : mon enthousiasme reste intact.

Et la dissémination des graines pour éviter que toutes ne tombent au pied de la plante-mère et ne s'entassent, inutiles ! Ici tout y passe en fait d'invention : le planeur de la graine d'érable et le parachute du pissenlit, les crochets qui s'accrocheront aux toisons des animaux (ou aux pantalons !) ou le ressort à boudin du cyclamen qui enfonce à coup sûr la graine sur le sol, les raquettes de tennis du géranium ou tout simplement « frère Vent ». Ainsi ce dattier femelle en Italie qui demeurerait stérile, seul de son espèce. Une année pourtant ses fleurs furent fécondées. Il y avait donc un palmier mâle... mais à 75 kilomètres de là et il venait de fleurir pour la première fois !

Et l'abeille ! Ses ailes et ses pattes ne sont pas le plus extraordinaire, mais le plus facilement observable. Pour augmenter la surface portante les deux ailes d'un même côté s'encastrent l'une dans l'autre durant le vol, grâce à une véritable fermeture éclair composée de vingt microscopiques hameçons. Battant alors 200 fois par seconde, la vitesse de croisière est de 25 kilomètres à

l'heure. Quant aux pattes elles sont des outils de haute précision. Chaque paire est adaptée à une fonction. La première paire sert au nettoyage des antennes : tout y est disposé dans une encoche spécialement aménagée : brosse, gros peigne, peigne fin et même des glandes fournissent un produit pour lustrer les antennes. La seconde paire porte, sur le côté, une épine qui servira à détacher sans effort les pelotes de pollen récoltées et rapportées à la ruche. La troisième paire est plus spécialisée encore pour la récolte du pollen : une presse à pollen l'entasse, une corbeille sert à son transport sans risque de décrochage ¹.

Sans parler du langage des abeilles, d'une précision mathématique leur permettant de dire : « Arbre en fleurs à 600 mètres, par un angle de 40°, à gauche en avant. »

On comprend qu'un traité spécialisé d'apiculture conclue ainsi : « L'abeille, dans ses quelques milligrammes, enferme plus de mystères que les pyramides de l'Égypte avec leurs richesses ². »

On pourrait écrire autant de livres qu'il y a d'herbes, de plantes, d'arbres, d'abeilles ou de papillons. Pierre Chaunu ³ fait remarquer que l'algue bleue, l'un des premiers végétaux qui soient apparus il y a trois milliards trois cent millions d'années sur notre globe, laisse déjà loin derrière, par sa complexité, le plus performant des ordinateurs conçu par Control Data. Et Jean-Marie Pelt ⁴, très éminent professeur de pharmacie à l'université de Nancy, a écrit un livre sur les mœurs (il n'y a pas d'autre mot !) des orchidées : la plus raffinée coquette du théâtre des grands boulevards est une minable Cendrillon devant les ruses de ces fleurs pour attirer le pollen mâle.

Ainsi l'univers est devant moi ou plutôt moi je suis devant l'univers comme un enfant devant la plus attirante vitrine de magasin à Noël, comme un enfant au cirque devant les mouvements des trapézistes exactement réglés pour être rattrapés au bond et au centième de seconde.

¹ Philippe MARCHENAY, *L'homme et l'abeille*, Berger-Levrault.

² Eugène LIBIS, *L'apiculture pour tous*, Flammarion.

³ *Ce que je crois*.

⁴ *Les Plantes, leurs amours, leurs problèmes, leurs civilisations*, Fayard.



Ce jeune bouton de coquelicot, apparemment trop lourd pour sa tige, est enfoncé dans son calice poilu. Mais une ligne perpendiculaire de moindre résistance se dessine...

Photos: R.H. Noailles



Ci-contre : La tige s'est redressée, le calice s'est ouvert, les sépales verts se sont détachés de la base de la fleur. On aperçoit maintenant les pétales rouges.

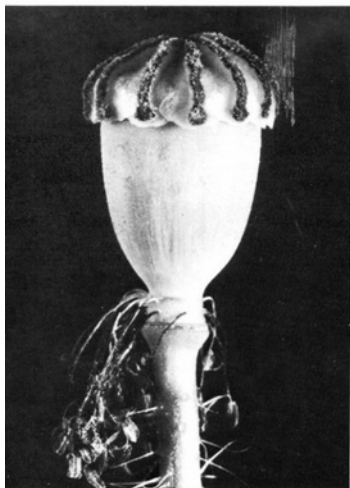
En bas à gauche : Les pétales se fortifient à l'air et au soleil, repoussant de plus en plus les sépales vers le haut.

En bas à droite : Enfin libérés de leur coiffe, les pétales encore chiffonnés du coquelicot vont pouvoir se déployer.

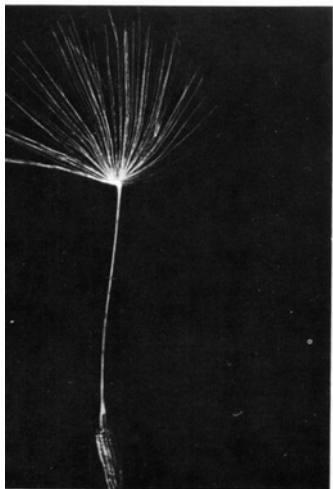




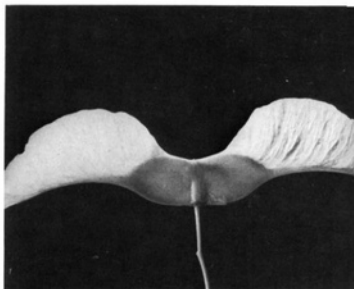
Les pétales se « repassent » à la chaleur du soleil, la fleur apparaît dans sa splendeur.



En haut à gauche : Une fois la fécondation accomplie, la fleur s'est fanée ; pétales et étamines tombent, il ne reste plus que le pistil devenu fruit.
En haut à droite : Tandis que le fruit grossit, son toit bombé s'aplatit puis se soulève, laissant apparaître des fenêtres par où sortiront les graines quand la brise balancera le fruit.
En bas : La paroi découpée du fruit montre les graines mûres, canalisées par des couloirs intérieurs.



Toutes les plantes n'ont pas leur organes mâles et femelles réunis dans la même fleur. Le pollen doit alors accomplir un voyage des fleurs mâles aux fleurs femelles.



Ainsi se laissent porter par le vent le planeur de la graine d'érable (ci-dessus) et le parachute du pissenlit (en haut à gauche). Le géranium, lui, dispose d'une sorte de catapulte qui, en se détendant sous l'action de la sécheresse, envoie au loin ses fruits comme des balles (en bas à gauche).

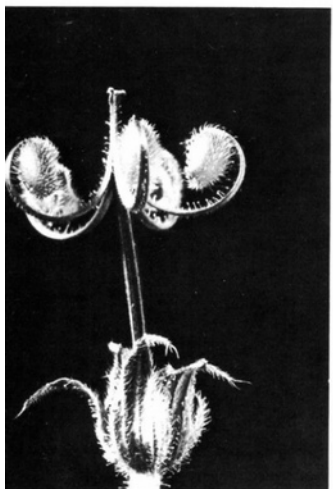
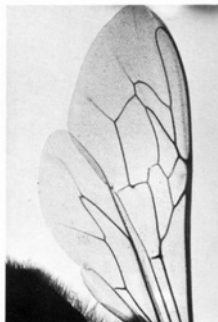
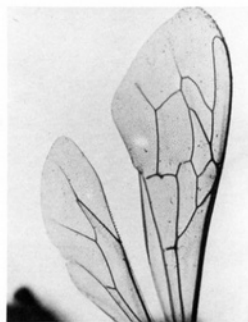
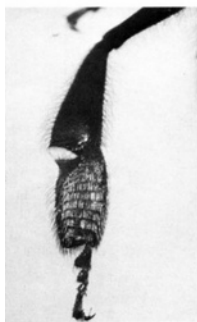


Photo page de droite : Chez le cyclamen, une sorte de ressort à boudin enfonce à coup sûr sa graine sur le sol (en bas à droite de la photo : la tige d'une ancienne fleur devenue fruit s'est enroulée sur elle-même autour du fruit).





En haut : A l'extérieur de la ruche, devant la porte, les abeilles s'affairent, chacune ayant sa spécialisation. Les unes — ailes sans cesse en mouvement — « ventilent » pour rafraîchir la ruche, les autres rappellent les abeilles qui butinent au loin en émettant une odeur qui signale la ruche.

En bas à gauche : Les pattes des abeilles sont des outils de haute précision. On voit ici la face interne d'une patte postérieure, avec le gros peigne et le peigne fin (autour de l'encoche) qui servent au nettoyage des antennes.

En bas à droite : Au repos chaque paire d'ailes se replie l'une sur l'autre. Pour augmenter la surface portante en vol, les deux ailes s'agrafent grâce à une véritable fermeture éclair.

On sent bien que je force la note en prenant ces images enfantines.

Mais pourquoi donc les hommes restent-ils si moroses devant le monde qui nous entoure ? Comment affronterai-je les ratés de la création si je n'ai point éprouvé d'abord ses réussites ? Le mot de « raté » lui-même n'est-il pas symbolique ? Utilisé d'abord en parlant d'une arme à feu « qui ne part pas », il suppose plus fondamentalement l'existence de l'arme qui fonctionne. Ces dernières décennies nous ont révélé que :

Barbara Ward,
Une nouvelle création,
p. 35 (Commission
pontificale
Justice et Paix)

... les grands « systèmes d'entretien de la vie » sur la planète — le sol, l'air et l'eau — se compénètrent les uns les autres. L'atmosphère que nous respirons n'est pas aussi ancienne que la planète. Il a été créé pour nous par le plancton microscopique des océans, les arbres verts qui envahirent les terres rocailleuses, la respiration des feuilles qui, pendant des millénaires, a dégagé suffisamment d'oxygène dans l'atmosphère pour protéger les êtres vivants contre les radiations solaires nocives et leur a donné de l'air pour insuffler sang et énergie dans leurs systèmes. Modifier l'atmosphère, diminuer sa capacité de bouclier protecteur et de pourvoyeur d'air et c'est l'aventure humaine qui pourrait voir son terme arrivé.

Je ne prétends pas que François d'Assise qui chantait les fleurs diaprées se promènerait aujourd'hui avec un microscope dans sa poche ! Mais je suis sûr qu'il ferait sien ce poème d'un chercheur authentique, Paul Verhoye. A travers la chimie, la multiplicité, la complexité de ce que les savants découvrent chaque jour, nous sommes invités au même regard plus étonné encore :

*Nous n'irons plus
au ciel*, Fayard

Si vous saviez,
ce qu'il faut de chimie précise,
de températures régulées,
de métabolisme correct,
de cholestérol savamment dosé,
de système nerveux protégé,
pour que l'homme puisse rêver.

Si vous saviez,
ce qu'il faut d'oxygène,
de protéines équilibrées,
d'artères bien passantes,
de muscles indolores,
d'hormones bien pesées
pour que l'homme puisse aimer.

Et si l'on savait comment tous les uns
font l'autre,
comment tout le poids des uns
fait le choix de l'autre,
comment toutes les lois des uns
font l'homme libre,
Peut-être, on saurait Dieu !

Entre Dieu et l'homme, un interminable débat

En regardant ainsi le monde, je n'essaie pas de récupérer Dieu comme explication de l'inexpliqué. Je veux simplement souligner que plus la Science m'explique les causes et les raisons des choses, plus mon regard s'enrichit, plus j'avance dans la découverte de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, plus je m'émerveille. Lorsque, par exemple, je pense aux « trente milliards de cellules de mon corps constamment renouvelées dont chaque molécule ne peut être confondue avec aucune molécule d'aucune cellule d'un autre corps ¹ ». Ce qui me conduit à l'adoration, ce n'est pas l'ignorance mais l'admiration.

A mon niveau d'homme de la rue, à ma mesure modeste, le regard sur l'organisation des êtres me conduit, comme par la main, vers l'invisible. Je ne puis mieux le dire qu'avec les mots mêmes d'un grand géologue, Pierre Termier :

A la gloire de la terre
p. 259 (Desclée de
Brouwer)

La science est un porte-parole ; messagère de mystère, elle est évocatrice de mystères, et non pas explicatrice ; elle est toute pleine d'énigmes, insolubles pour la plupart, mais qui ne sont pas assez obscures pour nous être indifférentes, et qui nous séduisent par la pénombre, semée d'étincelles, où nous les voyons se mouvoir.

¹ Pierre CHAUNU, *Ce que je crois*.

Voulez-vous que j'aïlle jusqu'au bout de ma pensée ? La Science est faite pour donner à l'homme le sens du mystère. Mais pour comprendre cela, il faut avoir exploré les limites du domaine scientifique, et pénétré au-delà.

Le poète juif des Psaumes l'a dit dans un chant qui appartient au trésor de l'interrogation éternelle de l'homme devant lui-même. Il en savait évidemment moins sur le corps humain que le dernier des écoliers d'aujourd'hui, mais à l'heure des ténèbres, il nous invite à comprendre que Dieu peut les métamorphoser en lumière :

Psaume 139, 11-14 J'avais dit : « Les ténèbres m'écrasent ! »
mais la nuit devient lumière autour de moi.
Même la ténèbre pour toi n'est pas ténèbre,
et la nuit comme le jour est lumière !
C'est toi qui as créé mes reins,
qui m'as tissé dans le sein de ma mère.
Je reconnais devant toi le prodige,
l'être étonnant que je suis :
étonnantes sont tes œuvres,
toute mon âme le sait.

Le mal existe lancinant, pernicieux ; il est d'autant plus déroutant qu'il y a ces profusions d'intelligence inscrites dans l'organisation du moindre insecte. Mais à cause même de ces perfections, le mal m'apparaît comme n'étant pas la réponse définitive. Il doit bien déboucher sur autre chose que, définitivement, le désespoir.

Dieu ne peut laisser le dernier mot au mal, Dieu est innocent du mal : la seule définitive certitude est là, mais elle ne peut être dite qu'avec une douloureuse humilité, à genoux en quelque sorte.

« La vision véritable du mal demande une très haute idée de Dieu, et, par un semblable retournement, une très haute idée de Dieu fait descendre dans la profondeur du mal » disait l'Abbé-cardinal Journet.

Il en est, disait-il encore, comme de deux points extrêmes situés sur une même circonférence : plus l'un s'abaisse dans les

ténèbres, plus nous sommes obligés de placer l'autre haut dans la lumière ¹.

Alors je puis affronter les misères ténébreuses du monde — et les miennes aussi ! — plus lucidement, plus humblement, sans demander des comptes à Dieu, sans me situer en arbitre.

Un autre point cependant reste en moi obscur : ce n'est pas l'incroyance de beaucoup d'hommes, car, l'ayant partagée, je sais ce qu'elle est. Ce qui m'étonne (et m'attriste) est ceci : pourquoi tant de croyants aujourd'hui pour qui Dieu est une certitude deviennent-ils subitement méfiants et grognons dès que l'on affirme que l'intelligence de l'homme, en dehors de toute révélation, peut conduire à Dieu ?

Si j'en parle ici, c'est parce que mon intelligence et ma foi ont été interrogées assez vivement sur ce sujet même. 1953 fut pour moi l'année d'une aventure inattendue. J'étais docker sur les quais de Marseille depuis plusieurs années déjà, prêtre ouvrier, et nous avions avec trois amis la charge d'une paroisse proche des ports. Or un jour je fus convoqué à Paris — convoqué et déjà présumé coupable ! — par le Centre Catholique des Intellectuels français.

Qu'avais-je fait ? J'avais écrit un numéro de la revue *Fêtes et Saisons*. Il reprenait ce que nous avions fait partager à nos compagnons de travail et à nos voisins qui, dans les usines et les taudis du quartier, n'avaient jamais pu « regarder » la nature dans son intégrité première. Alors nous regardions avec eux directement ou avec un microscope un coquelicot ou une patte d'abeille. Et c'était source de joie admirative pour nous tous ! Et posait bien d'autres questions ! Or tout cela je l'avais repris et écrit dans ce numéro de *Fêtes et Saisons*. Il avait été le premier, sur ma demande, à bénéficier d'une couverture en couleur. Il s'intitulait : « Dieu existe ».

Et c'est cela qui faisait problème ! Si encore j'avais mis un point d'interrogation : « Dieu existe-t-il ? » Mais non, j'affirmais « Dieu existe » et je prétendais proposer un chemin au bout duquel on pouvait (à condition de bien regarder) le rencontrer !

¹ Un livre récent de Michel Garrigues apporte une aide précieuse sur ce sujet et son titre va bien dans ce sens : *Dieu sans idée du mal*.

Les responsables de *Fêtes et Saisons* avaient eux-mêmes hésité à publier cet album : un tel titre allait-il se vendre ? La mode allait plutôt au « Dieu est mort » et la fameuse couverture en couleur obligeait à un premier tirage de 100 000 exemplaires.

Le succès inattendu — l'album fut traduit en 10 langues — montra que Dieu « tout cru », si j'ose dire, intéressait le public, mais que valait mon texte ? Mes affirmations n'étaient-elles point dépassées ? La Science n'avait-elle point jeté bas des façons de penser trop « simplistes » ? Celles-ci n'étaient-elles pas héritées d'une théologie et surtout d'une philosophie du Moyen Age, et trop sûres d'elles-mêmes ? D'où l'inquiétude de certains et le débat organisé par le Centre Catholique des Intellectuels français auquel j'étais invité : n'avais-je pas mélangé indûment science et foi, et fait de Dieu un bouche-trou de nos ignorances ? Chacun discuta, je m'expliquai.

Finalement, on pensa que mes arguments pouvaient être proposés à tous et pas seulement aux gens peu instruits. Si j'invitais mes lecteurs à regarder le monde avec un télescope ou un microscope, je n'avais pas prétendu jouer au savant mais invité l'homme, tout homme, à un certain type de regard parfaitement licite, même si certains n'arrivent pas à voir. L'Eglise en effet a toujours défendu la possibilité naturelle qu'a l'intelligence de connaître que Dieu est. Cette Eglise pourtant destinée à communiquer une vérité qui dépasse toute pénétration humaine de l'esprit, ne méprise pas l'intelligence. Saint Thomas d'Aquin dont je me réclamaïis l'avait affirmé, et le Concile Vatican I avait solennellement déclaré que

Dieu principe et fin de toutes choses peut être connu avec certitude par la lumière naturelle de la raison humaine à partir des choses créées : « Depuis la création du monde, ses perfections invisibles se laissent voir à l'intelligence par ses œuvres » (Rom 1, 20).

(Ce texte sera repris mot à mot par Vatican II).

Il est vrai que saint Thomas ne parlait pas de « preuves » au sens moderne : il parle de « chemins » qui conduisent à Dieu. Mais il sait en même temps que les obstacles sur ces chemins

peuvent être nombreux, voire invincibles : manque de temps, de goût, d'aptitudes, diversité des opinions à ce sujet, manque d'un maître qualifié... De même le Concile avait eu soin d'employer le mot « connaître » (« Dieu peut être connu ») et non le mot « démontrer » qui aurait évoqué un raisonnement de type mathématique.

Il faut ajouter enfin que, cette recherche étant difficile, Dieu s'est révélé à nous par la foi, même en ce qui est, de soi, accessible à la raison.

Ainsi, je retournai auprès de mes camarades de travail et de mes paroissiens, jugé non coupable !

Et voici qu'aujourd'hui, ici même, trente ans plus tard, je récidive ! Mais je n'ai toujours pas de réponse à ma question : pourquoi ce dédain de certains chrétiens devant ce regard où la création conduit au Créateur ? Peut-être ont-ils tout simplement peur d'être victimes d'un premier mouvement spontané, celui de leurs aïeux ? Ou sont-ils encombrés de trop de théories ? Jésus disait bien que certaines vérités sont cachées aux savants et aux habiles, qui se découvrent spontanément aux petits.

Mais le livre de la Sagesse dans la Bible me suggère une piste qui malgré l'écart des siècles me semble correspondre, avec une légère mise à jour, à notre situation d'aujourd'hui. L'auteur constate d'abord l'erreur de l'homme. En effet ce qui aurait dû le mener à Dieu est devenu idole :

Sagesse 13, 1-2 Oui, foncièrement vains tous les hommes qui ont ignoré Dieu, et qui, par les biens visibles, n'ont pas été capables de connaître Celui qui est et n'ont pas reconnu l'Artisan en considérant les œuvres.

Mais c'est le feu, le vent, l'air subtil,
la voûte étoilée, l'onde impétueuse, ou les flambeaux du ciel,
qu'ils ont regardés comme des dieux, maîtres du monde !

Ainsi l'homme s'est arrêté à l'écorce des choses et l'auteur lui en fait grief. Mais en quoi ce texte nous concerne-t-il ? Il n'est pas question aujourd'hui de diviniser les astres ou les forces de la nature, au moins chez les penseurs peu enclins à fréquenter la

chronique astrologique des journaux. Mais les dieux maîtres du monde ne sont-ils pas au milieu de nous ? Et pas seulement les dieux effroyables et sanguinaires — plus puissants que jamais — de la torture des régimes totalitaires et partout de la violence et du mensonge. Je ne parle pas non plus des dieux de la frénésie de la consommation, de l'inutile ou du superflu : servis par une publicité habile, ils envahissent nos sens et finissent même par entamer notre liberté.

Ces idoles-là, nous les connaissons même quand nous ne voulons pas les reconnaître.

Dans la ligne de l'auteur du livre de la Sagesse, je pense plutôt à une série de réalités aussi belles que celles qu'il énumère — l'air, l'eau, les astres, le feu —, mais qui empêchent notre regard d'aller plus loin.

Depuis environ cent ans, l'homme a élargi si extraordinairement son horizon, qu'il est comme perdu, ne sait plus où donner de la tête, n'arrive plus à assimiler. C'est la grandeur et aussi la difficulté de notre génération.

Je n'ai pas besoin de consulter un dictionnaire : il me suffit de penser aux nouvelles inventions dont j'ai été témoin dans mon enfance et depuis : le premier avion reliant la Corse à Cannes et que tout le monde attendait sur la promenade de la Croisette (je n'en ai pas gardé le souvenir mais je me vois en train de vider les gouttes de vin restant au fond des verres !); le « radium », un mot que j'ai entendu prononcer à propos de la mort de Pierre Curie — écrasé par une charrette à cheval ; quelques années plus tard, l'image des os d'une main sur une plaque radiographique ; les premiers postes de radio-amateurs où l'on tentait de capter le résultat du match de boxe Carpentier-Dempsey ; les premières poudres à laver — toutes récentes ! — qui permettaient de faire la vaisselle en évitant que les graisses collent aux bassines ; les premiers remèdes qui firent que l'on ne mourait plus de la diphtérie. Et Freud, dont j'ai entendu parler par une de ses premières disciples au nom prestigieux : Marie Bonaparte !

Depuis, chacune de ces nouveautés a explosé tous azimuts ! des premiers avions de transport aux supersoniques et aux voyages sur la lune, des postes à galène à la télévision et aux « puces » de l'informatique qui, en ce moment-même, envahissent à titre

d'expérience un des plus pauvres quartiers que j'ai connus à Marseille et dont le nom seul a gardé tout son charme : la Belle de mai !

Les découvertes se succèdent, leur cadence s'accélère, des trésors d'intelligence les suscitent mais paralysent notre regard vers Dieu :

Sagesse 13, 3-5 Que si, charmés de leur beauté, ils y ont vu des dieux,
qu'ils apprennent combien leur Maître est supérieur,
car c'est l'Auteur même de la beauté qui les a créés.
Et si leur puissance et leur activité les ont frappés d'admiration,
qu'ils en déduisent combien est plus puissant Celui qui les a formés,
car la grandeur et la beauté des créatures font, par analogie, contempler leur Auteur.

Dieu va-t-il condamner ? Non il va, au contraire, montrer une douce bienveillance à ces hommes de l'Antiquité auxquels le livre de la Sagesse s'adresse :

Sagesse 13, 6-7 Ceux-ci toutefois ne méritent qu'un blâme léger ;
peut-être en effet ne s'égarèrent-ils
qu'en cherchant Dieu et en le voulant trouver :
vivant parmi ses œuvres, ils s'efforcent de les pénétrer,
et se laissent prendre aux apparences, tant ce qu'ils voient est beau !

Mais nous, méritons-nous les mêmes circonstances atténuantes ? Ces hommes d'autrefois au départ cherchaient Dieu mais s'étaient arrêtés en route. Aujourd'hui, les hommes se conduisent davantage en utilisateurs du monde : s'ils cherchent à connaître la nature, c'est la plupart du temps pour la dominer — ce qui est bien —, mais ils ne savent plus ni la respecter ni la contempler — ce qui est mal. Parce qu'ils ont ramené la création à leur niveau, les hommes ne reçoivent plus son message éternel — et cela est une catastrophe.

Oui, il est beau le spectacle de l'univers et l'homme est prodigieusement grand qui est capable de reconstituer l'ordre des choses et d'explorer les cieux. Mais il restera un enfant perdu s'il ne cherche pas le sens de ce monde et sa propre signification :

Sagesse 13, 8-9 Eux-mêmes pourtant ne sont point pardonnables :

s'ils ont été capables d'acquérir assez de science pour pouvoir scruter l'univers, comment n'en ont-ils pas plus tôt découvert le Maître !

Mais depuis dix ou quinze ans, un revirement s'opère : cet envoûtement que les découvertes scientifiques avaient produit chez l'homme fait place, timidement encore mais réellement, à ce regard qui va plus loin que « l'apparence » pour reprendre le mot de la Sagesse. Des savants, non pas parce qu'ils seraient croyants, mais parce qu'ils sont savants, s'étonnent : devant par exemple la venue de l'homme au sein de la création, ils ont l'impression que quelque chose leur échappe...

Et voici que l'un d'entre eux, maître incontesté en matière de génétique, propose une définition de l'homme qui me ravit et qui doit faire sourire de joie l'auteur sacré du Livre de la Sagesse.

Le Professeur Lejeune fait remarquer en effet que l'on a souvent défini l'homme par rapport aux animaux en ceci qu'il sait se tenir debout, fabriquer des outils, utiliser un langage. Il est cependant possible que des formes animales antérieures à l'homme aient possédé une ou plusieurs de ces aptitudes. Et voici sa pensée :

Conférence
du Professeur
Jérôme Lejeune
à Notre-Dame
de Paris,
le 10 octobre 1982

Mais il y a plus important que l'outil rudimentaire ou même qu'un système de communication, la supériorité absolue, la complète nouveauté de l'homme, c'est d'être la seule créature capable d'éprouver une sorte de connivence entre les lois de la nature et son sentiment d'exister. La faculté d'admirer n'existe que chez l'homme. De mémoire de jardinier, on n'a jamais vu un chien goûter le parfum d'une rose. Jamais un chimpanzé n'a contemplé un coucher de soleil ou la splendeur du ciel étoilé.

Celui qui, le premier, sut qu'il devait mourir et construisit des tombeaux, celui qui secourut le semblable blessé, le soigna, le nourrit et protégea sa faiblesse durant de longues années — les fossiles nous le prouvent — celui qui découvrit l'art bien au-delà de la technique, celui-là qui est nous et n'a pas cent mille ans possède comme une étincelle de l'amour intelligent.

L'homme défini comme « un être admirant » ! Malheureux celui qui laisse tarir en lui cette source de vie. Mais heureux celui qui se laisse instruire par la Sagesse divine :

Sagesse 7, 26 Car elle est un reflet de la lumière éternelle,
un miroir sans tache de l'activité de Dieu
et une image de sa bonté.

« L'homme passe l'homme »

En 1967, au milieu des théories qui surgissaient de tous côtés sur le non-sens et l'absurdité de l'existence, Soljenitsyne apparaissait tel un fleuve aux eaux paisibles et puissantes. Il ne disait rien que de très classique : son idée de l'homme n'était pas éloignée de celle de Pascal, mais elle était infiniment précieuse puisque, toujours selon le mot de Pascal, elle émanait d'un homme auquel on peut se fier : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se feraient égorger ».

Unir Soljenitsyne à Pascal n'est pas un artifice. Soljenitsyne lui-même nous y invite à l'un des moments les plus pathétiques de son roman *Le Premier Cercle*. Au parloir de la prison, Nerjine et Nadia, le mari et sa femme, se retrouvent : une demi-heure au bout d'un an, sous la surveillance oppressante d'un gardien manifestant un impassible mépris. Nadia ne vit que de l'attente du retour de son mari, Nerjine, lui, sait qu'elle ne doit pas l'espérer, car il vient de refuser à l'intérieur de la prison un poste qui l'asservirait : « Que lui resterait-il pour penser ? Que resterait-il pour chercher à connaître la vie ? Un cerveau mort. Une âme desséchée... »

« Ah oui, ne sois pas surprise, si on m'envoie loin d'ici, très loin, et si tu ne reçois plus aucune lettre.

— Est-ce qu'ils peuvent faire ça? Où ça?»
s'écria Nadia.

Une nouvelle pareille, et voilà qu'il lui en parlait
seulement maintenant!

« Dieu seul sait, dit-il, en haussant les épaules.

— Ne me dis pas que tu commences à croire en
Dieu? »

Ils n'avaient parlé de rien.

Il sourit :

« Pascal, Newton, Einstein.

— On vous a dit de ne pas prononcer de noms!
aboya le gardien. Allez, ça suffit! »

Trois noms, trois mathématiciens, trois croyants et trois génies de l'Occident, mais qui venaient comme un mot de passe, signifiant la résurrection de Dieu dans ce monde soviétique qui croyait l'avoir balayé à tout jamais de son univers. Et qui plus est, Dieu ressuscitant dans l'élite intellectuelle la plus haute.

Après *Une journée d'Ivan Denissovitch* qui avait révélé l'inconnu de génie, un opuscule *Les droits de l'écrivain* manifestait les raisons profondes du combat incroyable d'un homme pour, en définitive, la vérité de l'homme. Interviewé par l'écrivain slovaque Pavel Lichko, en 1967, Soljenitsyne déclarait :

A notre époque où la technique s'empare de la vie, où le bien-être matériel est considéré comme la chose la plus importante (*ici Soljenitsyne emploie une expression russe précise et intraduisible*), où l'influence religieuse s'affaiblit partout, l'écrivain a des tâches d'une nature très particulière, il doit occuper plus d'une place rendue vacante.

Du moment qu'il regarde le monde avec des yeux d'artiste, et grâce à son intuition, l'écrivain découvre, avant les autres hommes et sous des aspects inattendus, nombre de phénomènes sociaux. C'est là que se situe son talent et un certain devoir découle de ce talent : il doit parler à la société de ce qu'il voit, ou du moins de ce qui n'est pas bon et qui représente un danger.

Plus tard, il devint évident que Soljenitsyne nous communiquait ce qu'il tenait de trois maîtres — mais quels maîtres ! — : la guerre, le goulag, le cancer. Par là il nous ouvrait les chemins où « l'homme passe l'homme », selon le mot de Pascal. « Personne sur la terre n'a d'autre issue que d'aller toujours plus haut », dira-t-il, s'adressant cette fois aux étudiants américains.

Les exigences de Soljenitsyne concernant l'homme sont paradoxales, mais l'homme est ainsi fait. C'est d'abord un être capable du plus grand émerveillement devant l'univers, mais la qualité, l'intensité de son bonheur admiratif émanent directement de l'expérience qu'il a faite de la fragilité des choses : par elles, il a de quelque manière rencontré et dépassé la mort.

Oleg, le personnage central du *Pavillon des Cancéreux*, sait qu'il marche entre deux éternités : un sursis de quelques mois de son cancer — au prix de sa virilité — et la relégation à perpétuité qui lui est infligée après ses années de goulag. Mais le matin où il quitte l'hôpital, avant de regagner le soir cette steppe désolée où ne poussent que les chardons, que fait-il ? Il se met à la recherche du premier abricotier que le printemps a peut-être fait fleurir, « un ouriouk au rose aérien que l'on ne pouvait confondre avec rien d'autre ». Oleg cherche son abricotier, lui, le balafré, « la grande gueule », que ses bottes trop larges blessaient et dont les vêtements étaient presque ceux d'un mendiant, et il le trouve « translucide, une sphère rose flottante, aérienne, ... une transparente merveille rose », « il attendait le miracle et le miracle avait eu lieu dans un monde qui venait de naître ».

Soljenitsyne rappelle ainsi la vraie stature de l'homme, de quel côté chercher la liberté et ce thème revient comme un leitmotiv en une page comme en six cents, car c'est sa propre vie, celle d'un homme revenu du triple enfer :

Etudes et Miniatures
in *Zacharie l'Escarcelle*
(Julliard) p. 9

Il a plu un peu cette nuit et maintenant le ciel est traversé de gros nuages et de temps à autre il tombe quelques gouttes.

Je suis debout sous un pommier, mais les herbes tout autour embaument après la pluie et aucun mot ne peut exprimer cette odeur sucrée qui imprègne l'air. Je la hume à pleins poumons, je sens cet arôme avec toute ma poitrine, je respire,

je respire, les yeux tantôt ouverts, tantôt fermés, je ne sais pas ce qui est le mieux.

Voilà, en somme, la liberté, l'unique liberté, mais aussi la plus précieuse, dont nous prive la prison : pouvoir respirer ainsi, pouvoir respirer dans un endroit comme celui-ci. Aucune nourriture terrestre, aucun vin, aucun baiser de femme même, n'est pour moi plus doux que cet air ivre de floraison, d'humidité, de fraîcheur.

Peu importe que ceci ne soit qu'un minuscule jardin, resserré entre les cages à fauves de maisons de quatre étages.

Je cesse d'entendre les pétarades des motocyclettes, les hurlements des postes de radio, le tambourinement des haut-parleurs. Tant qu'on peut encore respirer, après la pluie, sous un pommier, on peut encore vivre !

Certes un écrivain bien doué d'Occident aurait pu écrire cela, mais ces lignes nous arrivaient comme une bouteille jetée à la mer par un homme émergeant à peine de la maison des morts. Et qui risquait bien d'y retourner.

Proche mais différent est l'autre paradoxe : Dénuement = Liberté = Paix. C'est lui qui domine le *Premier Cercle*, là où Soljenitsyne a vécu quatre ans. Bobynine est l'un des détenus de ces prisons spéciales où étaient enfermés des savants, ingénieurs et techniciens à qui le pouvoir imposait des recherches de haut niveau scientifique. Bobynine est convoqué par un ministre, lequel est terrorisé par Staline, car les travaux sont en retard. Le prisonnier et le ministre sont face à face, seuls. Le ministre menace :

— Nous ferons aussi pression sur vous autant qu'il le faudra.

— Vous vous trompez, citoyen ministre ! fit Bobynine. Je n'ai rien, vous comprenez : absolument rien ! Vous ne pouvez pas mettre la main sur ma femme ni sur mon enfant : une bombe s'en est chargée. Mes parents sont déjà morts. Je ne possède en tout sur cette terre que mon mouchoir ; ma combinaison et mes sous-vêtements

qui n'ont pas de boutons — il le démontra en dénudant sa poitrine — me sont fournis par le gouvernement. Il y a longtemps que vous m'avez ôté la liberté et vous n'avez pas le pouvoir de me la rendre parce que vous n'êtes pas libre vous-même.

J'ai quarante ans et vous m'avez collé une peine de vingt-cinq ans. J'ai déjà fait des travaux forcés, je me suis promené avec un matricule sur le dos, menottes aux mains, encadré de chiens policiers, et j'ai connu le régime des brigades de travail. Alors avec quoi donc pouvez-vous me menacer encore ? De quoi pouvez-vous me priver ?

Comprenez bien une chose et expliquez-la à tous les dirigeants qui ont besoin de le savoir : vous n'êtes forts que dans la mesure où vous ne privez pas les gens de tout. Car quelqu'un que vous avez privé de tout n'est plus en votre pouvoir. Il est de nouveau entièrement libre. »

Ceci est le premier jour de cette épopée qui tient en quatre fois vingt-quatre heures. Le quatrième et dernier jour ceux, Nerjine en tête, qui ont choisi leur conscience plutôt que la vie, sont entassés dans les fourgons cellulaires. Maintenant ils sont en route vers l'enfer véritable dont leur prison scientifique n'était que le premier cercle :

Oui, ce qui les attendait, c'étaient la taïga et la toundra, les records de froid d'Oimyakon, les mines de cuivre du Djezkazgan. Ce qui les attendait, c'étaient le pic et la brouette, les rations de famine de pain spongieux, l'hôpital, la mort. Rien que le pire.

Mais la paix régnait dans leur cœur.

Ils étaient habités par l'intrépidité de ceux qui ont tout perdu, une intrépidité qu'on n'acquiert pas facilement, mais qui dure.

« L'intrépidité de ceux qui ont tout perdu... » Ce qui meut Nerjine et guide son choix tient en une phrase, un proverbe

russe : « Ce n'est pas la mer qui vous noie, c'est la flaque de boue ». Mais les héros de Soljenitsyne transfigurent la boue en lumière. Nous retrouvons ici Oleg, du *Pavillon des Cancéreux*. Ses relations avec ceux qui le soignent sont difficiles : il en a assez des règlements anonymes, il ne veut pas être manipulé, il ne veut pas « payer d'un prix trop cher une espérance de survie remise à un avenir incertain ». Oleg est agressif avec Vera, une femme, son médecin, qui lui fait une transfusion, Vera — la foi en russe — qui depuis quatorze ans reste fidèle à son fiancé tué à la guerre, un non-sens pour tous. Et lorsque Oleg, allongé sur la table de soins, utilise un raisonnement purement matérialiste, Vera oubliant sa réserve habituelle de médecin s'écrie : « Ce n'est quand même pas *vous* qui pensez cela ? ... Il faut quand même qu'il y en ait qui voient les choses autrement... Sinon où vivre ? Au milieu de qui ? » Et ce cri inattendu de désespoir et d'espérance ramène Oleg « au pays de l'enfance » par-dessus les déserts de sa vie, là où les vraies valeurs de vie étaient intactes.

Oleg discerne alors, et c'est le symbole, d'où venait une tache de lumière qu'il voyait au plafond depuis le début de la transfusion « pâle et légère comme une dentelle », mouvante et parfois étincelante :

Au plafond, l'étrange tache de soleil jaune pâle frissonna soudain, des étincelles d'argent jaillirent çà et là et coururent le long de sa surface. Et à ces rides mouvantes, à ces minuscules vaguelettes, Oleg comprit enfin que cette nuée mystérieuse qui couvrait le plafond n'était que le reflet d'une mare qui n'avait pas eu le temps de sécher près de la palissade. La transfiguration d'une simple mare. Et une brise légère venait de se lever.

Tels sont ces hommes et ces femmes qui transfigurent la boue parce qu'ils retrouvent au fond de leur conscience la vérité fondamentale qui distingue l'homme de l'animal. Là c'est Soljenitsyne lui-même qui parle :

*L'Archipel du
Goulag II, p. 459*

Sur la paille pourrie de la prison, j'ai ressenti pour la première fois le bien remuer en moi. Peu

à peu j'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les Etats ni les classes ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité. Cette ligne est mobile, elle oscille en nous avec les années.

Que Soljenitsyne aujourd'hui soit sévère — dur parfois — avec le monde occidental, qu'il dénonce « le déclin du courage », le refus du risque gratuit, la course au bien-être et aux fausses libertés, l'encombrement — avec des ragots et des futilités — d'une âme créée par Dieu, ne doit pas nous étonner : il est resté fidèle au visage divin de l'homme :

L'homme est-il effectivement au-dessus de tout et n'existe-t-il point au-dessus de nous un Esprit Suprême ? Est-il vrai que la vie de l'homme et l'activité de la société doivent avant tout se définir en termes d'expansion matérielle ? Est-il admissible de développer celle-ci au détriment de l'ensemble de notre vie intérieure ?

Corinne Marion ¹ a souligné la parenté de l'homme de Soljenitsyne avec celui que Jean-Paul II nous demande d'être. La ressemblance n'est pas fortuite, la source est commune : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme ».

Paroles rudes pour tous. Mais qui ouvrent à tous un pouvoir prodigieux : être le contrepoids qui empêche le monde de basculer dans l'abîme. Et dans ce sauvetage incessant, les derniers selon les normes humaines sont les premiers.

Pascal écrivait de Jésus-Christ :

Pensées 793 Il n'a point donné d'invention, il n'a point régné, mais il a été humble, patient, saint, saint à Dieu, terrible aux démons, sans aucun péché. Oh ! qu'il est venu en grande pompe et en une prodigieuse

¹ Pour entrer dans l'univers spirituel de Soljenitsyne, deux livres me paraissent infiniment précieux : Corinne MARION, *Qui a peur de Soljenitsyne* (Fayard) et Olivier CLÉMENT, *L'Esprit de Soljenitsyne* (Stock).

magnificence, aux yeux du cœur, qui voient la sagesse.

Pascal poursuit son énumération des trois ordres par les saints « vus de Dieu et des anges, non des corps et des esprits curieux ». Comment ne pas penser à Matriona, la pauvre paysanne du côté de l'Oural, qui meurt incomprise de tous, abandonnée par son mari :

Soljenitsyne,
La maison de Matriona,
p. 59 (Julliard)

Travaillant stupidement gratis pour les autres, elle n'avait pas accumulé d'avoir pour le jour de sa mort...

Et nous tous qui vivions à ses côtés n'avions pas compris qu'elle était ce juste dont parle le proverbe et sans lequel il n'est village qui tienne, ni ville.
ni notre terre entière.

Peut-être pensera-t-on que la vie de Soljenitsyne et de ses héros est sans proportion avec nos vies habituelles. Ce serait une erreur : des millions d'hommes et de femmes — et pas seulement dans les pays de l'Est — sont acculés aujourd'hui même à choisir le refus du mensonge et jusqu'au mépris de la mort.

Mais plus encore ce serait déchirer l'Évangile, où l'homme n'a le choix qu'entre deux routes : « Large est le chemin qui mène l'homme à sa perte, resserré le chemin qui mène à la vie » (Mt 7, 14). Et plus précisément encore, Jésus nous avertit : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon ». La richesse personnifiée ici par Mammon signifie toutes les sécurités humaines et toute recherche de ce qui protège l'homme par n'importe quels moyens, argent, trahison ou mensonge, exactement l'inverse de l'abandon à la tendresse du Père qui veille sur ses enfants.

Ce choix entre deux voies traverse la Bible entière. Les dernières paroles de Moïse à son peuple : « Vois, je te propose aujourd'hui vie et bonheur, mort et malheur », celles de Josué l'adjurant encore avant l'entrée dans la Terre Promise de « choisir entre Dieu et les idoles », comme celles de tant de Psaumes, nous placent en face d'un monde qui exclut l'indifférence :

A. Chouraqui, *Les Psaumes*,
Introduction,
p. 4 (PUF)

Il y a deux Voies. Non pas trois ou quatre ou autant que l'on voudra...
Le monde est cassé en deux : la voie des Ténèbres et la voie de la Lumière se partagent l'Universalité du réel.

Déjà saint Augustin avait fait de cet antagonisme l'objet de sa réflexion :

La Cité de Dieu,
XIV, XXVIII

Deux amours ont fait deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la Cité céleste.

Nous réagissons, certes, à cette phrase car nous pensons immédiatement aujourd'hui que nous avons à bâtir la cité terrestre, justement selon la pensée de Dieu. Augustin le pensait sûrement aussi ! Pour lui, il n'y a aucun classement de quiconque dans l'une ou l'autre des cités, mais l'affrontement entre les deux cités, lui, est de tous les temps et chacun de nous porte cette division en lui :

L'une se glorifie en elle-même, l'autre dans le Seigneur.

L'une demande sa gloire aux hommes ; pour l'autre, Dieu témoin de sa conscience est sa plus grande gloire.

L'une dans sa gloire dresse la tête ; l'autre dit à son Dieu : Tu es ma gloire et tu élèves ma tête.

L'une, en ses maîtres, aime sa propre force ; l'autre dit à son Dieu : Je t'aimerai, Seigneur, toi ma force.

En réalité, il ne s'agit pas seulement de choisir entre deux cités, mais bien du choix que chacun fera de son propre visage : sera-t-il, comme le dit le texte de la Genèse, « à l'image et la ressemblance de Dieu » ? Sera-t-il icône de Dieu ou caricature ?

Car le visage de l'homme, tout visage d'homme et de femme, est appelé à être reflet de la gloire de Dieu. Issu de la terre, Adam ne s'y limite pas :

« Dieu insuffla en ses narines une haleine de vie et l'homme

devint âme vivante» (Gn 2, 7). La place exceptionnelle de l'homme dans le cosmos est un thème permanent de la pensée de Jean-Paul II et ce récit de la Genèse est son point d'appui : « Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ».

Jean-Paul II,
Audience générale,
19.9.79
(Doc. Cath. 1979,
p. 809)

Dans le récit biblique, la création de l'homme se distingue essentiellement des précédentes œuvres de Dieu. Non seulement elle est précédée d'une introduction solennelle, comme s'il s'agissait d'une délibération de Dieu avant cet acte important, mais surtout l'exceptionnelle dignité de l'homme est soulignée par la « ressemblance » avec Dieu, dont il est l'image. »

...« Homme et femme Dieu les créa », bénissant en même temps leur fécondité, c'est-à-dire *le lien des personnes*.

Jean-Paul II insiste sur « la grâce contenue dans le mystère de la création », c'est-à-dire

Jean-Paul II,
Audience générale
30.1.80
(Doc. Cath. 1980,
p. 211)

...ce don mystérieux fait au plus intime de l'homme, — au « cœur » humain — qui permet à tous deux, homme et femme, d'exister, dès l'origine, dans *la relation réciproque du don désintéressé de soi*.

Ce lien des personnes, cette relation dans le don désintéressé de soi, ne s'arrête pas à l'amour — déjà si beau — de l'homme et de la femme « qui ne feront qu'une seule chair », comme le rappelle Jésus. Le Concile, dans la Constitution *Gaudium et Spes*, conduit plus loin encore, au-delà de l'amour humain :

Gaudium et Spes
n° 24

Quand le Seigneur Jésus prie le Père pour que « tous soient un...comme Toi et moi nous sommes un »,
il nous ouvre des perspectives inaccessibles à la raison
et il nous suggère qu'il y a une certaine ressemblance
entre l'union des Personnes divines et celle des fils de Dieu
dans la vérité et dans l'amour.

Cette ressemblance montre bien que l'homme, seule créature sur la terre que Dieu a voulue pour elle-même, ne peut pleinement se trouver que par un don sincère de lui-même.

Ainsi donc l'homme trouve la vérité de son existence, et sa grandeur, dans l'amour donné à ses frères, un amour qui va jusqu'au don de sa propre vie, comme le montrent tant de saints à chaque époque de l'Eglise, comme l'a montré magnifiquement, et si gratuitement, le Père Maximilien Kolbe pour notre temps.

Moïse descendant de la montagne sainte du Sinaï était transfiguré : « Il ne savait pas que la peau de son visage rayonnait à la suite de son entretien avec Dieu » (Ex 34, 29). Mais ce reflet de la gloire de Dieu sur le visage de Moïse n'était que rayonnement passager, nous dit saint Paul. Pour nous, « Dieu nous a prédestinés à reproduire l'image de son Fils, afin qu'il soit l'aîné d'une multitude de frères » (Rom 8, 29).

Jean 1, 14 Et nous avons contemplé sa gloire
gloire qu'il tient de son Père comme Fils unique
plein de grâce et de vérité.

Notre vraie ressemblance à Dieu vient de notre regard fixé sur Jésus, lui qui est « l'Image du Dieu invisible, le Premier-né de toute créature » (Col 1, 15).

Deux phrases, toujours de l'incomparable saint Paul, disent en définitive la grandeur de l'homme, cette grandeur qui faisait dire à son Créateur, au sixième jour de la création : O le très grand bien !

Colossiens 4, 6 Le Dieu qui a dit « Que du sein des ténèbres
brille la lumière
est Celui qui a brillé dans nos cœurs,
pour faire resplendir la connaissance de la gloire
de Dieu,
qui est sur la face du Christ.

Colossiens 3, 18 Et nous tous qui réfléchissons comme en un mi-
roir
cette gloire du Seigneur Jésus,

nous sommes métamorphosés en cette même ressemblance
de gloire en gloire.

De gloire en gloire... La perfection de la ressemblance, nous ne la connaissons que lorsque nous serons entrés dans le royaume de l'amour, mais nous devons y tendre chaque jour « en imitant Dieu », dit Origène :

Origène,
Traité des Principes
III, 6, 1
(écrit vers 230)
(Sources chrétiennes)

L'homme a reçu la dignité de l'image dans sa première création, mais la perfection de la ressemblance lui est réservée pour la consommation. La possibilité de cette perfection qui lui était donnée dès le début par la dignité de l'image, il devait à la fin, en accomplissant les œuvres, la réaliser lui-même en ressemblance parfaite.

L'apôtre Jean certifie avec plus de clarté et d'évidence qu'il en est ainsi lorsqu'il dit : *Mes petits enfants, nous ne savons pas encore ce que nous serons ; quand cela nous sera révélé, nous serons semblables à lui* : il parle là sans aucun doute du Sauveur.

Le Seigneur lui-même dans l'Évangile la présente non seulement comme future, mais comme devant se produire par son intercession, puisqu'il daigne lui-même la demander à son Père pour ses disciples quand il dit : *Père, je veux que là où je suis, eux aussi soient avec moi*, et : *Comme moi et toi nous sommes un, ainsi qu'eux aussi soient un avec nous*.

Ainsi la ressemblance elle-même progressera, et de semblable on deviendra un.

Voilà l'altitude à laquelle l'homme est appelé, la grandeur à laquelle nous devons oser croire : de l'image de Dieu à la ressemblance, de la ressemblance à l'Un.

*Lumière de vie
qui illumine tout homme,
Jésus de Nazareth*

Dieu... oui, mais où ?

Ce Dieu pressenti, cette trace sur notre terre de Beauté et d'Intelligence, ce Quelque chose ou ce Quelqu'un, cet Immense, était-il possible de le trouver, lui, l'Au-delà de tout, enfermé dans les dogmes d'une religion et, noir sur blanc, dans les pages d'un livre ?

Plus Dieu se dévoilait la Réalité secrète et première à qui tout est suspendu, plus m'apparaissaient inconvenantes, absurdes, mal élevées même pour ainsi dire, les tentatives des hommes pour le mettre à notre portée et lui imposer nos modes de penser.

J'étais comme un explorateur : l'horizon était grand ouvert devant moi. Je ne me sentais lié ni aux catholiques ni aux protestants. « Dieu », prononcer ce mot me suffisait.

J'admirais Gandhi que le livre de Romain Rolland venait de révéler aux Occidentaux à cette époque. Je le lisais ardemment. Gandhi était alors vivant et même, durant un séjour en Suisse, justement chez Romain Rolland, avait fait une brève visite au sanatorium universitaire de Leysin. Quel symbole de la force de l'esprit que cet homme pesant moins qu'une plume, recouvert de son drap d'où émergeaient jambes et bras nus ! Sans insulte ni sang, il faisait ployer les genoux à l'Angleterre par la seule « étreinte indéfectible de la vérité » (*Satyagraha*). Interrogé par les étudiants du sana sur le christianisme, Gandhi avait répondu

à peu près ceci : « Le Christ est très grand mais les chrétiens ne vivent pas ce qu'il dit ». Et c'était bien ce que je pensais !

Je savais aussi que l'Islam conduisait des millions d'hommes à l'adoration de Dieu, « l'Unique, l'Impénétrable » :

Rien n'est semblable à lui.
A lui il n'est pas demandé raison de ce qu'il fait.
Tout périt sauf son visage.

Ces quelques phrases de penseurs de l'Islam avivaient encore ma recherche.

Puisqu'il y avait un Dieu, que ce Dieu était Quelqu'un, il me fallait le connaître, lui parler, l'écouter aussi peut-être. Mais où ? Mais comment ?

J'ignorais tout alors de saint Jean de la Croix. Le découvrant plus tard, il m'a semblé qu'il exprimait mes sentiments d'alors : la beauté des êtres et des choses m'avait parlé de Dieu mais augmentait mon impatience de le connaître :

Le Cantique spirituel D'un reflet de son visage
Il les laissa tout revêtus de beauté.
...Achève de te livrer sans feinte aucune,
Ne veuille plus désormais
M'envoyer de messagers
Qui ne savent me dire ce que je veux.

Or tandis que mon cerveau agitait ces grandes pensées sur Dieu et ma liberté de choix face à toutes religions, il se passait ceci, qui me paraît aujourd'hui comique et attendrissant dans la mesure où Dieu devait bien en être l'inspirateur : je récitais le bréviaire ! Oh ! non pas le livre relié de noir à tranches rouges ou dorées de l'époque, mais cependant un véritable bréviaire de ma confection puisque, bien entendu, celui des curés m'était inconnu et m'aurait horrifié ! Le Nouveau Testament de poche que m'avait donné le pasteur contenait aussi les Psaumes. Je lisais donc chaque matin quelques Psaumes, un passage des Evangiles et la fameuse *Imitation de Jésus-Christ*, que j'avais dédaignée à Nice.

Par là, sans le savoir, sans le vouloir, je laissais Dieu me parler, je laissais Dieu m'apprendre à lui parler. Je lisais le Psaume :

« Comme la tendresse d'un père pour ses fils, tendre est le Seigneur pour qui le craint ». Et Dieu accomplissait cela en moi, à mon insu. Il se révélait à moi à travers sa Parole.

Il en était de même de l'Évangile. Jésus en moi « grandissait et se fortifiait, tout rempli de sagesse et la faveur de Dieu était sur lui ». Je ne pense pas que cette phrase de l'évangile de saint Luc exprimant l'admiration des premiers croyants m'ait frappé alors. Elle dit en tout cas ce qui se passait en moi. Une phrase de l'évangile de saint Jean ne cessait de ponctuer ce que je lisais du Christ : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme ». Mahomet, le Bouddha, Gandhi lui-même s'estompaient peu à peu devant lui.

Jésus employait le langage le plus simple, aucun mot savant ni recherché, mais des images empruntées à la vie des pêcheurs et des cultivateurs qui l'entouraient ; il n'était question que de filets et de poissons, de grains semés, de vignes taillées ou de terre qui produit son épi. Parfois même, il me semblait qu'il répondait à ma recherche par ses paraboles : celles de la femme qui remue tous ses meubles pour retrouver une pièce de monnaie égarée, du trésor caché dans le champ, des enfants grognons qui se disputent dans leurs jeux.

Rien de mièvre en lui, même quand il évoquait les oiseaux du ciel et les lys des champs, ou le sourire de bonheur de la jeune accouchée devant cet enfant d'homme qu'elle vient de mettre au monde, mais des paroles incisives comme un bistouri : « Cherchez d'abord le royaume et la justice de Dieu » ou encore « A quoi servirait à l'homme de gagner le monde entier s'il perd son âme ? » et tant d'autres. Et toujours cet appel direct : « Suis-moi ».

Ses exigences les plus hautes : « Soyez parfaits comme votre Père du ciel est parfait », je les voyais accompagnées d'une tendresse inlassable pour celui qui se débat dans sa médiocrité ou pire encore : « Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pêcheurs ». Jésus lui-même m'apprenait si parfaitement la tendresse de Dieu, le décrivant comme le père de l'enfant prodigue, cet homme qui a respecté la liberté de l'adolescent mais garde son cœur et ses bras ouverts : un Dieu qui m'attendait, qui m'accueillait tel que j'étais.

Oui, Jésus de Nazareth m'attirait. « Jamais homme n'a parlé comme cet homme... » Il me faisait connaître Dieu, mais ce Dieu qu'il appelait son Père, était-il l'Au-delà de tout que je cherchais ? Et surtout lui, Jésus, était-il Dieu ?

Ce débat intérieur n'avait rien d'original. Presque tous, convertis ou non, nous l'avons vécu. Et, tout d'abord, les chrétiens du premier siècle quand ils commencèrent à joindre au nom de Jésus les deux épithètes : Dieu *et* homme.

Mais ce qui est peut-être plus original est la façon dont Dieu m'a sorti de cette impasse, ses interventions se coulant à notre insu dans la trame la plus quotidienne de notre existence. Pour moi, ce fut à travers trois mots de l'Évangile et des pots de confiture !

Je logeais alors chez cette excellente et plantureuse demoiselle qui prenait quelques malades en pension. Sa joie était de nourrir au mieux ses hôtes. Au petit déjeuner, au goûter, chacun de nous avait droit à des confitures de sa confection aussi variées et subtiles qu'exquises.

Quant au plateau qui portait ces délices, il était orné d'un napperon confectionné par notre logeuse et, comme elle était pieuse protestante, elle avait brodé les trois mots de l'évangile de saint Jean : « Dieu est amour ». Ainsi, confitures et définition la plus haute de Dieu se conjuguèrent en moi dans un même regard !

Et ainsi la lumière se fit : de quel droit, moi, refuser à Dieu, l'être que je pressentais sans mesure, un acte d'amour à mes yeux démesuré ? Si l'Amour est son nom ?

Jésus-Christ, Dieu lui-même venu parmi nous, une réalité démesurée ? Oui.

Absurde ? Non.

A la dimension de Dieu ? Oui.

Ce qui était impensable aux dimensions humaines devenait possible à l'échelle de Dieu. Un amour à la taille de l'Infini pouvait inventer un geste aussi excessif : « Dieu s'est fait chair et il a demeuré parmi nous ».

Impensable, oui. Mais cela pouvait convenir à Dieu dépassant toute pensée. Dès ce moment, je laissais les paroles de la Bible pénétrer en moi dans leur plénitude : « Dieu en effet a tant aimé

le monde qu'Il a donné son Fils, son Unique, pour que tout homme qui croit en lui ne périsse pas mais ait la vie pour toujours», disait saint Jean. Et la phrase de saint Paul m'atteignait au plus profond : « Il m'a aimé, il s'est livré pour moi ».

Ce jour-là je devins chrétien quand je pus dire à Jésus avec l'apôtre Thomas : « Mon Seigneur et mon Dieu ».

Des mots combien plus éblouissants que la neige !

Voilà cinquante ans que je ne cesse de découvrir ce Christ, ne faisant, je le sais bien, qu'effleurer son mystère. Mais cela même me réjouit et me rassure. De même que l'Amour en Dieu est sans mesure, le Christ, fruit de l'amour de ce Dieu pour nous, dépasse toujours notre approche.

Vrai Dieu, vrai homme, vraiment Dieu, vraiment homme, chacune de ces affirmations se répercute sur l'autre et grandit par l'autre dans un va-et-vient incessant. Sur lui la banalité n'a pas de prise.

Par vocation pendant des années, j'ai lu, étudié ce que les théologiens anciens et modernes ont écrit. Pourtant je n'en sais pas davantage sur ce Christ que ce que le Credo en quelques mots me dit :

Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, le Père tout-puissant,
conçu du Saint Esprit,
né de la Vierge Marie...

mais chacune de ces affirmations me paraît chaque fois plus certaine, plus riche de sens, plus étonnante. Redire ces mots, dépasse toute connaissance : « Le Verbe s'est fait chair, il a demeuré parmi nous ».

Les livres ont-ils été inutiles ? Certes non. Ils m'ont appris à ne jamais diminuer le fait que le Christ soit homme pour mieux contempler son caractère divin, et réciproquement à ne pas abaisser en lui le mystère de Dieu à cause de son humanité.

Ce Christ, j'aime à le contempler dans la fragilité des tout premiers « jours de sa chair », dans le ventre de sa mère, passant par toutes les phases de l'embryon et du fœtus, telles que les photos actuelles ont pu nous montrer le développement d'un enfant, — et c'est le Verbe Créateur !

Chaque fois que j'ouvre l'Évangile, l'humanité de Jésus se fait plus évidente : il a soif, il dort, il pleure à la mort de son ami Lazare, il a peur quand l'Heure est venue — celle de sa Passion. Madeleine la pécheresse peut verser du parfum sur son corps — un vrai corps — et les soldats romains peuvent clouer ses mains et ses pieds. Ce n'est pas du cinéma. Il meurt, il est mis au tombeau.

Mais en même temps : « Il sait ce qu'il y a dans le cœur de l'homme », il le sait et il dit qu'il le sait. Il dit également qu'il doit souffrir, être mis à mort. Il parle de l'Heure de sa passion. Il avance librement : « Nul ne prend ma vie, c'est moi qui la donne. J'ai le pouvoir de donner ma vie et le pouvoir de la reprendre ». Alors, stupéfait et muet de gratitude, je le contemple, encore, lui homme, dans son combat au Jardin des Oliviers, devenu le confluent de toutes les vilenies et atrocités de l'humanité d'âge en âge, de toutes les détresses aussi de chacun et de chaque jour, — lui que je sais Dieu allant jusqu'à dire : « Père, que ce calice s'éloigne de moi... »

D'avance, il a annoncé sa résurrection et l'évangile de saint Marc nous dit honnêtement que ce mot « résurrection » ne signifiait rien quand les apôtres l'entendirent : « Mais ils ne comprenaient pas cette parole et ils craignaient de l'interroger » (Mc 9, 30).

Croire, c'est, avec les chrétiens de tous les temps, miser ma vie sur la personne de Jésus de Nazareth. Mis à mort. Crucifié. Ressuscité, Jésus se relevant, se réveillant d'entre les morts : « Mais oui, il est ressuscité et il est apparu à Simon » (Lc 24, 34).

Devant la passion les apôtres avaient fui, Simon-Pierre a renié, « les chrétiens ne valent pas mieux que les autres », comme on dit. Mais, par fidélité au Christ ressuscité, les apôtres, et Pierre, et Paul ont donné leur vie... Et cela a continué depuis deux millénaires :

« Si le Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre foi ! » Certes, cette foi engage à le suivre, jusqu'à la mort peut-être. Mais Jésus nous a prévenus : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme ». J'ai entendu des dissidents soviétiques à Paris, des pauvres Brésiliens à São-Paulo, des fiers Africains au Cameroun ; ils avaient mot pour mot dans la même

bouche la même phrase : « L'Évangile a vaincu en nous la peur ».

Au début, Dieu, l'au-delà de tout, présent dans un homme, fût-il ce Jésus de Nazareth si grand, si attachant, me paraissait impossible, scandaleux, parce qu'indigne de Dieu. Je reste toujours ébloui par cette expressive tendresse, cette disproportion que seul Dieu pouvait franchir.

Mais ce choc était bon, il doit être subi : il fait partie intégrante de la foi chrétienne. Les premiers chrétiens et les Pères de l'Église l'ont vécu intensément et cela même rendait leur foi contagieuse.

Saint Hilaire, de Poitiers, en est un beau témoin ; baptisé à l'âge adulte, évêque, ami de saint Martin, il est exilé durant quatre ans vers 350 par l'empereur près de Belgrade. Pour soutenir la foi des chrétiens de la Gaule, il écrit un traité important ; il contemple le mystère de la Trinité, il prie, il adore l'humanité du Christ :

Traité de la Trinité « L'Image du Dieu invisible » (Col 1, 15) n'a donc
I, 24-25, pas repoussé l'humiliation d'avoir commencé
(Desclée de Brouwer) comme un petit d'homme, et par la conception,
l'enfantement, les vagissements du bébé et la crèche, il est passé par toutes les misères de notre nature. Que donnerons-nous donc en retour, qui soit à la hauteur d'un tel amour ?
Si quelqu'un regardait cet abaissement comme indigne de Dieu, il devrait en convenir : plus cette humiliation semble contraire à la majesté de Dieu, plus nous devons lui être reconnaissants d'un si grand bienfait ! Car il n'avait nul besoin de se faire homme, celui par qui l'homme a été fait. Mais c'est nous qui avons besoin que Dieu se fit chair et qu'il habitât parmi nous.
Son abaissement est donc notre noblesse, son humiliation notre gloire. Voilà Dieu dans la chair, et nous voilà en retour renés en Dieu par le moyen de la chair.

« Des ténèbres à l'admirable lumière »

Je ne cherche pas ici à retrouver les étapes et les sentiments de ma découverte de Dieu, puis du Christ et plus tard de l'Église : j'essaie simplement de dire les axes de ma foi, ce qui aujourd'hui me fait vivre. Mais précisément puisqu'il s'agit de vie, je ne puis oublier comment cette vie a pris corps, est peu à peu devenue ma propre chair, d'où le rappel du passé.

L'apôtre Pierre écrivant aux premiers convertis leur dit qu'ils sont « passés des ténèbres à l'admirable lumière. » Mais souvent le récit, parfois étrange, de ce « passage », de cette Pâque, risque d'en masquer l'essentiel. L'important en effet, ce ne sont pas les circonstances qui l'accompagnent, fulgurantes ou paisibles, instantanées ou par étapes, dans la solitude d'une chambre, d'une église, ou au milieu d'une foule.

L'important, c'est d'écouter un cœur qui s'éveille et qui ne cesse de battre, de voir un amour qui naît et vit toujours du premier jour, mais qui aussi se renouvelle chaque jour.

Pour certains l'instant du passage à la lumière est arrivé brusquement sur eux, sans même parfois qu'ils aient eu le sentiment d'une recherche plus ou moins consciente de Dieu. On se souvient de la conversion de Maurice Clavel, tumultueuse comme lui. Peu importe encore une fois les circonstances : il se retrouve à genoux. Pour lui tout s'est passé

Ce que je crois
p. 10 (Grasset) dans un temps et dans un espace indivisible...
Pendant, — faut-il dire pendant ? — il n'y eut rien. J'ignorais tout de mon corps. Je n'ai vu que la nuit et rien entendu que le silence : une nuit, un silence distincts de tous les autres par le rapport de l'infini au fini... En revenant à moi — mais quand étais-je à moi ? — une de mes impressions les plus vives en cet état, une sensation inouïe, fut d'être enfin libre.

Trente ans après sa conversion et décantée par le fait même des événements qui l'ont entourée, André Frossard évoquera lui aussi ce que fut cet instant :

Il y a un autre
monde p. 9 (Fayard) Comment oublierait-on le jour où s'est découvert entre les murs d'une chapelle soudain fendue par la lumière l'amour inconnu par qui l'on aime et par quoi l'on respire, où l'on a appris que l'homme n'est pas seul, une présence invisible le traverse, l'environne et l'attend, qu'au-delà des sens et de l'imagination un autre monde existe...

De ce moment, Paul Claudel a été marqué pour toujours :

En un instant, mon cœur fut touché et je crus. Je crus d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute que depuis tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée n'ont pu ébranler ma foi ni à vrai dire la toucher. J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'innocence, de l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable.

En « un seul éclair », de son « cœur de pauvre enfant désespéré », jaillissent ces phrases :

Que les gens qui croient sont heureux. Si c'était vrai pourtant. C'est vrai. Dieu existe. Il est là, c'est quelqu'un, c'est un être aussi personnel que moi, il m'aime, il m'appelle.

La voix de ces convertis c'est celle d'un prisonnier qui, arrivant à la lumière et à la liberté de l'espace et emplissant ses poumons d'une large respiration d'air pur, crie ce merveilleux bonheur à tous ceux qui respirent sans y prendre garde et ne s'étonnent même plus de l'éclat du soleil.

Ce qui a été le premier cri de ces hommes qui naissent à la foi à la manière d'un enfant qui naît à la vie, c'est cela même que Dieu donne à vivre à tout chrétien. Le talent de ces écrivains n'invente rien mais exprime avec bonheur ce qui se passe lorsque Dieu devient soudainement réel en quelqu'un. Et peut-être l'humble femme priant au fond de l'église l'a vécu tout autant, sans que personne jamais ne le sache...

Oui, Dieu peut en un instant saisir un cœur et le tourner vers lui. Mais le passage de la ténèbre à l'admirable lumière n'est pas toujours aussi spectaculaire.

D'abord cette ténèbre, quelle est-elle ? C'est l'inquiétude du cœur dont parle saint Augustin en une phrase qui résume tout l'esprit des *Confessions* : « C'est toi, Seigneur, qui engage l'homme à chercher sa joie dans tes louanges car tu nous a faits pour toi et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en Toi ».

Aujourd'hui cette ténèbre, nous l'appellerions plutôt angoisse devant l'existence, vertige devant le sens, ou l'absurde, de la vie. Ces interrogations prennent bien des formes. Combien de jeunes, devant elles, cherchent en vain une issue ou plutôt se heurtent à des issues qui n'en sont pas, tels des oiseaux captifs aux barreaux d'une cage. A ceux-là, saint Augustin pourrait dire : « Ce que vous cherchez, cherchez-le, mais ce n'est pas là où vous le cherchez ».

D'autres, comme Augustin lui-même, ont cherché à tâtons, butant contre eux-mêmes, contre la ténèbre qui est en eux-mêmes, et ont cheminé longtemps vers cette lumière avant de l'atteindre.

D'autres encore, croyants de toujours, avec leur faiblesse et leurs péchés, mais s'appuyant sur leur Dieu, luttent sans cesse pour remonter des ténèbres vers la lumière, pour garder leur certitude, pour retrouver la Présence qu'ils ont fuie.

Pascal lui-même, qui avait reçu la foi par tradition, faillit la

perdre et n'a retrouvé qu'en pleine maturité cette certitude, comme le montrent ces quelques phrases extraites de son *Mémorial*, ce parchemin qu'on découvrit à sa mort, cousu dans son vêtement :

Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.
...Grandeur de l'âme humaine.
...Joie, joie, joie, pleurs de joie...

Dans un raccourci saisissant, Pascal évoquait ainsi cette heure de sa seconde et définitive conversion, « depuis environ dix heures et demie du soir, jusque environ minuit et demi ».

Car la conversion, brusque ou lente, n'est jamais une naturalisation une fois pour toutes. Nous savons tous qu'elle se décide chaque jour :

Grégoire de Nysse A celui qui se lève, vraiment, il faudra toujours se lever — il ne manquera jamais un large espace. Ainsi, celui qui monte ne s'arrête jamais.

Quelques-uns enfin, ayant reçu dès leur première enfance la lumière de la foi, ont cherché toutes les minutes de leur vie à tourner leur cœur vers ce Dieu connu et toujours à connaître, aimé et à aimer toujours « davantage », comme disait saint Vincent de Paul. Telle fut la petite Thérèse de Jésus qui, de son propre témoignage, « n'avait jamais rien refusé au Bon Dieu depuis l'âge de trois ans ». Pour elle, comme pour beaucoup d'amis de Dieu, la ténèbre ne fut pas au départ de sa vie, mais en quelque sorte à l'arrivée : « Je chante ce que je veux croire ». Mais cette ténèbre-là est celle dans laquelle Dieu lui-même demeure, la « ténèbre lumineuse ».

Saint Paul avait lui aussi une gamme d'expressions joyeuses pour dire cette vie dans la lumière : « la joyeuse fierté », « la ferme assurance » du croyant. Écrivant à son disciple et ami Timothée, Paul a une formule frappante qui, en grec et en latin, tient en trois mots, mais qui en français est presque plus incisive, car elle est composée de mots d'une seule syllabe : « Je sais en qui j'ai mis ma foi ».

A mon tour, je veux le dire, ce « je sais en qui j'ai mis ma foi », ce « je suis sûr de mon Dieu », qui a été la joie et la force

continues de ma vie. Le proclamer est pour moi le vrai service que j'aurais voulu rendre aux hommes d'aujourd'hui. Les « maîtres du soupçon » ont consciemment ou non envahi la vie de tant de personnes que j'ai rencontrées... A la longue, nul n'est plus sûr de rien, ni même de personne : « Tu dis que tu m'aimes, mais n'est-ce pas ton père (ou ta mère) que tu aimes en moi ? » L'incertitude finit par envahir le chrétien jusque dans sa foi : « Es-tu sûr qu'en face de ce Dieu que tu appelles Père, tu ne vis pas en esclave ? Ne cherches-tu pas à compenser les frustrations de ton enfance ? »

Je remercie Nietzsche, Freud et Marx de m'avoir obligé à critiquer ma foi et les motivations de mes choix. Je reconnais aussi que les travaux des exégètes actuels m'ont amené à ne pas me contenter de réponses toutes faites quand j'ouvre ma Bible. Grâce aux découvertes archéologiques et linguistiques en cinquante ans, beaucoup de choses se sont révélées moins simples qu'on ne le pensait, ou même factices aujourd'hui parce que fruits de la culture d'une époque. On avait appelé foi ce qui n'était pas vraiment la foi. De plus, les chrétiens n'ont pas toujours eu le beau rôle, ni les hommes d'église. Les artistes du Moyen Age, d'ailleurs, plaçaient ces derniers, — papes, évêques, moines — aussi bien dans la procession qui descendait en enfer que dans celle qui montait vers le ciel !

Oui, cette décantation, ce tri où certains grains n'étaient que paille, ce « criblage » pour reprendre le mot du Christ, je les ai vécus. Mais la certitude exprimée par saint Paul : « je sais en qui j'ai mis ma foi », a grandi tout autant et davantage même. C'est pourquoi j'aime ce texte de Claudel :

<i>Corona Benignitatis</i> (Gallimard)	Qu'il est doux de se sentir sûr. Sûr de son pied, sûr du chemin et de ce qui est au bout, Sûr de cette croix solide, Sûr de nos frères et de toute l'Église en marche autour de nous, Sûr du Père qui nous guide.
---	---

Cependant la certitude n'exclut pas les ombres. Là encore, Claudel m'invite à ne pas confondre nuit et brouillard, et c'est une belle trouvaille :

Corona Benignitatis
(Gallimard)

C'est la nuit et non pas le brouillard qui est la patrie d'un catholique.

Le brouillard qui aveugle et qui asphyxie et qui entre par la bouche et les yeux et par tous les sens...

Voici la nuit mieux que le jour qui nous documente sur la route.

Avec tous ses repères à leur place,

Et ses constellations une fois pour toutes.

Peut-être reprocherai-je à Claudel son manque de compassion pour le malheureux perdu dans le brouillard... Mais ce que je voudrais crier à tous, gens du brouillard et gens de la nuit, leur crier et leur dire en même temps avec une persuasive tendresse : « N'ayez ni peur ni honte des certitudes quand elles s'appuient sur Dieu. Dieu nous attend, cela est sûr. Il ne peut pas ne pas nous attendre, car il est Dieu notre Dieu, et il aime tout ce qu'il a créé. Plus encore, c'est lui Dieu qui vient. Il vient, Lui, à notre rencontre. »

*J'ai appris à épeler
l'alphabet de ta grâce,
balbutié les mots
de ta tendresse*

Bible inépuisée, neuve chaque matin

J'aime la Bible ! Ces mots, titre d'un livre de Claudel, je les écris avec une vive joie : ils sont le patrimoine de tout chrétien, chacun doit pouvoir les redire avec allégresse.

J'aime la Bible ! Ces mots, depuis la Réforme, paraissaient réservés aux protestants. Dans l'Eglise catholique, il semblait que presque seuls les prêtres et les moines pouvaient les dire, au moins en ce qui concerne l'Ancien Testament. De celui-ci, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ne possédait que quelques extraits manuscrits, copiés par sa sœur, avant que celle-ci n'entre elle-même au Carmel. Mais les saints n'ont pas besoin de grand'chose pour vivre intensément...

Il n'en fut pas toujours ainsi. Le Moyen Age connaissait en latin au treizième siècle, en français au quatorzième, la Bible Historiale, œuvre monumentale qui valut à son éditeur le nom de *Comestor*, « le Dévoreur ». Cette Bible de Pierre Comestor aboutit dès 1487 à la première Bible française intégrale imprimée. Lorsque, aujourd'hui, on trouve dans les librairies presque autant d'éditions catholiques de la Bible qu'il y a de grands éditeurs, on le doit à deux hommes : celui qui fut le courageux (et saint) rénovateur des études bibliques, le Père Lagrange, et le chanoine Crampon qui édita en 1904 une Bible en un volume en français. Grâce à eux et à quelques autres depuis cent ans — on pourrait

fixer une date précise : 1890, fondation de l'École Biblique de Jérusalem par le Père Lagrange —, les catholiques ont retrouvé les plus belles traditions qui faisaient de la Bible le bien commun de tous.

Ainsi, parmi les bonheurs de ma vie, j'ai eu celui d'assister à cette éclatante rénovation biblique et d'en bénéficier. J'ai même eu la grâce d'en connaître la source puisque le Père Lagrange vécut les trois dernières années de sa vie et mourut à l'âge de 83 ans au couvent de Saint-Maximin où je faisais mes études.

On l'a vu, les Évangiles et les Psaumes avaient accompagné les mois de ma recherche de Dieu. Il y avait bien, aussi, saint Paul, mais en dehors de quelques phrases qui m'atteignaient en plein cœur, j'expérimentais ce que saint Pierre écrivait aux chrétiens d'Asie mineure : « Dans ses lettres, il se trouve des passages difficiles ! » Combien plus encore je me suis trouvé en difficulté lorsque plus tard j'abordai l'Ancien Testament.

Quel fouillis ! J'y trouvais de tout : le poème de la création du monde et des prescriptions minutieuses d'hygiène, des disputes de bergers autour d'un puits, des villes englouties, l'adultère du roi David et les chants d'amour du Cantique des Cantiques, des devis d'architecte, voire d'arpenteur pour la construction du Temple, et les guérillas des frères Maccabées. Tour à tour des nomades, des citadins, des bergers, des paysans peuplent la Bible. Parmi eux, des prophètes surgissent : ils annoncent tantôt des exils, tantôt le retour des déportés. Ils dénoncent les injustices : balances faussées, spéculation sur le blé, oppression du pauvre. Et ils annoncent un personnage mystérieux et contradictoire : tantôt roi triomphant, tantôt serviteur bafoué.

Il faut que j'arrête cette énumération : elle pourrait être aussi volumineuse que la Bible entière. En outre, je trouvais utilisés tous les modes d'expression possibles : prose, poésie, chant, proverbes et jusqu'à des récits qu'un bibliothécaire soigneux ne saurait trop dans quel rayon classer, l'histoire de Jonas par exemple.

Comment m'y retrouver ! Il y avait de temps en temps des phrases lumineuses que je pouvais me redire sans les épuiser, telles ces paroles de Dieu à son peuple : « Je serai avec toi, ne crains rien », « Je t'ai gravé sur les paumes de mes mains » ou des

épisodes comme celui du prophète Élie désespéré dans le désert et réconforté par le Seigneur. Peu à peu même, ces points lumineux se multipliaient, mais tout le reste ! Ces centaines de pages que l'on disait être l'Histoire Sainte et qui étaient une suite de ruses, de guerres, d'hypocrisies quand le peuple choisi par Dieu sacrifiait aux idoles des païens ?

Là pourtant se trouvait le point capital. Quand je le découvris, ma Bible en fut transformée : la Bible est le terreau humain des joies et des espérances de l'homme, de ses angoisses et de ses tristesses, de ses pires déchéances et de ses résurrections. L'homme révolté et l'homme transfiguré en sont les deux protagonistes et Dieu est là, présent, tendre et fort.

Ni traité de philosophie, ni catéchisme aux questions et aux réponses précises, ni code de morale, la Bible est le mémorial de l'histoire finale de l'univers, Dieu venant à la rencontre de l'homme, l'homme cherchant Dieu ou le fuyant : un Amour et une liberté...

Dès le récit du jardin de la Genèse, les personnages sont en place :

Le Seigneur Dieu appela l'homme et lui dit : « Où es-tu ? » Et l'homme répondit : « J'ai entendu ta voix dans le jardin, j'ai pris peur car j'étais nu et je me suis caché ».

Sous une forme poétique, nous sommes prévenus : les mille ou deux mille pages qui suivent nous apprennent comment Dieu à chaque instant des siècles cherche l'homme pour le combler au-delà de tout ce qui peut se dire et comment l'homme en réponse se fait chercheur de Dieu ou se dérobe. La nudité que prétexte Adam signifie le refus de se présenter à Dieu tel que l'on est, sans défense.

Non, je n'avais pas à m'étonner de toutes les « hommeries » racontées par la Bible où le meilleur et le pire s'enchevêtraient. Elles étaient la preuve salutaire que Dieu prenait chacun de nous et l'humanité de chaque époque là où elle en est, même quand ce n'est pas joli du tout. Et du coup, la Bible devenait l'histoire profonde de ma propre vie.

Au-delà des événements propres à chaque époque et qui chan-

gent — les façons de se nourrir, de voyager, de s'exprimer et de transmettre sa pensée, les types d'armes, du bâton à la bombe atomique —, je relisais ma vie en filigrane dans la marche du peuple d'Israël durant deux mille ans.

Les servitudes de l'Égypte ? Elles sont innombrables : la chair qui tourne en esclavage, la tyrannie du confort, du chacun pour soi, mon égoïsme, et par-dessus tout, la peur du danger et de la mort. Car la liberté n'existe que là où l'homme est prêt à mourir pour elle, sinon on est déjà esclave.

La mer Rouge ? Ce sont les moments où dans ma vie, pris au piège, j'ai été comme saisi par une force qui m'a délivré.

Les jours de marche du peuple dans le désert, regrettant la viande et les oignons de l'Égypte ? Lorsque désespérant de moi, je demande des comptes à Dieu, regrettant le passé. Bien sûr j'ai vécu aussi l'Alliance du Sinaï où, comme le peuple hébreu, j'ai répondu oui à Dieu dans l'enthousiasme. Et je ne m'étonne plus des lendemains où déjà je substituais à Dieu quelques veaux d'or, les idoles toujours renaissantes.

Il a fallu l'exil à Babylone pour que les Juifs déportés prennent conscience à nouveau de la vraie grandeur de leur Dieu ! Là ils ont vu ce qu'était réellement un monde livré aux faux dieux, ces faux dieux avec lesquels eux-mêmes « pactisaient en douce » quand ils étaient à Jérusalem.

Et qui de nous n'a connu l'exil sous quelque forme qu'il se soit présenté : échec, solitude, indifférence, mépris, cet exil qui lui a fait remettre de l'ordre dans ses jugements.

Oui, tout ceci encore une fois, l'homme qui ment et qui défigure son frère, l'homme aussi qui donne sa vie pour sauver un inconnu, c'est le terreau humain de la Bible. Mais il y a Dieu, et qui ne craint pas de se comparer au jardinier de cette terre porteuse de ronces et d'épines :

Isaïe 61, 11 Oui comme la terre fait sortir ses germes,
 et un jardin germer ses semences,
 ainsi le Seigneur fera germer la justice,
 et la louange face à toutes les nations.

Car à tous les événements humains énumérés plus haut, Dieu se révèle présent. Ainsi dès la première rencontre avec Moïse, celui-ci entend le Seigneur lui dire :

Exode 3,7 J'ai vu, j'ai vu la misère de mon peuple qui réside en Egypte, j'ai prêté l'oreille à la clameur que lui arrachent ses surveillants ; je connais ses angoisses, je suis résolu à le délivrer, je t'envoie, je serai avec toi.

Par tous ces « Je » et ces verbes, Dieu se fait découvrir comme une personne agissante, en permanent dialogue avec nous. Et en définitive, l'important, l'essentiel même, c'est Dieu qui intervient dans le cœur d'Abraham, de Moïse, entrant à travers eux dans l'histoire des hommes. Nous nous émerveillons de la foi d'Abraham, de Moïse, et nous avons raison. Mais, plus encore, la Bible nous invite à l'admiration devant ce que, justement, elle appelle « les merveilles de Dieu » : Dieu qui intervient, qui délivre, qui sauve son peuple « à main forte et à bras étendu ».

La Bible est ainsi la révélation de l'étonnante présence de Dieu, du « dessein de Dieu » sur l'homme. C'est cela que je découvris à Marseille et qui m'éclaira tandis que je partageais la vie et le travail des dockers. Et je le dois à ce livre incomparable de Suzanne de Dietrich qui s'intitule justement *Le Dessein de Dieu*.

Si Dieu prend l'homme tel qu'il est, individuellement ou collectivement, c'est pour l'affiner peu à peu et, pas à pas, le débarrasser de sa gangue.

Dieu à travers « les paroles et les gestes de la Bible » (comme dit Vatican II) est un pédagogue incomparable : tendre comme une mère, il est exigeant, j'allais dire comme un entraîneur olympique qui doit former des champions et non des spectateurs assis dans la tribune.

Ses exigences ? — « Tu n'auras pas d'autres dieux face à moi... tu ne te prosterner pas devant les idoles car c'est moi le Seigneur ton Dieu, un Dieu jaloux... » (Deut 5, 7)

Mais quelle tendresse ! « Comme un fils que sa mère console, moi aussi je vous consolerais » (Isaïe 66, 12).

Dieu, telle une mère qui fait épeler ses premiers mots à son petit enfant, se met à notre portée. La Bible est le livre de la condescendance aimante de Dieu, sans nul paternalisme, sans le moindre dédain.

Et l'essentiel n'est pas encore dit ! Si la Bible est l'Histoire

Sainte de Dieu prenant en pitié et en patience notre humanité, elle l'est avant tout parce qu'elle prépare la venue de « ce Jésus qu'on appelle Christ » comme dira saint Matthieu. Tout au long de cette longue trame humaine, une lumière d'espérance s'annonce, impalpable et indéfinie d'abord, puis de plus en plus claire. Chacune des rencontres d'alliance entre Dieu et l'homme a sa signification en elle-même, mais, en même temps, elle conduit vers un autre, vers Quelqu'un. Abraham, Moïse, David le préparent, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel l'annoncent. L'Ancien Testament est la préhistoire du Christ. S'il fallait résumer mes cinquante années de lecture de l'Ancien Testament en deux versets, je choiserais les deux premiers de la Lettre aux Hébreux :

Après avoir, à maintes reprises et de bien des manières, parlé jadis à nos pères par les prophètes, Dieu, en cette fin des jours, nous a parlé par le Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses et par qui aussi il a fait les mondes.

Et s'il fallait le dire en plus bref encore : Jésus-Christ est le « Oui des promesses divines » de l'Ancien Testament : « Toutes les promesses divines ont leur Oui en Jésus-Christ » (2 Cor. 1, 20)

Ainsi ce Christ Jésus, Dieu fait homme, vers qui mon cœur m'avait conduit comme le fruit possible de l'Amour démesuré de Dieu, je l'ai trouvé annoncé, prédit et parfois presque décrit tout au long de deux millénaires qui le précèdent et le préparent. Jésus-Christ n'est pas un enfant trouvé on ne sait comment dans une crèche. Le long cortège du peuple de la Bible marchait depuis deux mille ans vers Bethléem.

Oserais-je comparer la Bible sous cet aspect à un roman policier ? Oui. Et unique en son genre et indépassable ! La qualité de ces romans vient de ce que des événements multiples se succèdent, s'enchevêtrent à plaisir, semblent se contredire même, sans lien les uns avec les autres. Et quand on croit avoir deviné une piste, la page suivante la détruit. Mais (si le roman est bon) voici qu'à la dernière page un événement inattendu surgit : imprévu, imprévisible certes, mais autour de lui tout se noue, chaque épisode précédent trouve son sens. On ne s'y attendait pas, pourtant il était présent dès la première ligne.

Pascal, ce grand génie, ce mathématicien rigoureux et ce chrétien insigne l'a dit avec sa précision et son élégance coutumières et cet argument reste important aujourd'hui encore :

Pensées n° 710 Quand un seul homme aurait fait un livre des prédictions de Jésus-Christ pour le temps et pour la manière et que Jésus-Christ serait venu conformément à ces prophéties, ce serait une force infinie.

Mais il y a bien plus ici, c'est une suite d'hommes durant quatre mille ans qui constamment et sans variation viennent l'un en suite de l'autre prédire ce même avènement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce.

En langage actuel, je comparerais l'Ancien Testament à certaines bases navales ou aériennes où de puissants projecteurs envoient leur faisceau lumineux vers le ciel obscur. Nombreux, ils tournent lentement, semblent chercher on ne sait quoi, se croisent, s'éteignent, se rallument. Et cela dure des siècles. Nul ne saisit leur orientation, même pas celui qui cherche à percer la nuit avec son projecteur. Les rayons traversent l'obscurité, le ciel reste dans l'ombre.

Mais voici, à un instant donné et inattendu, que tous ces faisceaux de lumière se concentrent sur un point unique : on ne le comprenait pas, mais c'est ce point qu'ils désignaient à travers leurs trajectoires complexes. Ce point alors devient plus lumineux qu'une étoile. N'est-ce pas justement une étoile qui a conduit les mages jusqu'à la crèche ?

Quand cela a été vu par nous, une force insoupçonnée nous envahit. Nous avons alors deux yeux qui nous permettent d'affronter toutes les choses de la vie : un regard sur l'histoire des hommes dans la Bible, qui nous fait lire Dieu, Dieu présent, en même temps un regard sur cette préhistoire également inscrite dans la Bible qui aboutit à nous faire lire Jésus-Christ. Avec ces deux yeux, comme dans notre vision terrestre, tout prend son relief. Nous ne sommes plus des orphelins perdus dans le cosmos.

Oui, j'aime ma Bible : elle me délivre des idoles, l'argent, le savoir, le pouvoir, les croyances infantiles. Elle me guérit de

l'angoisse et de la peur. Pourquoi ? Parce qu'elle me fait entrer dans ce courant de foi qui traverse les âges, rejoint les prophètes et les apôtres et me conduit au Christ, « Lumière née de la Lumière ».

En Jésus-Christ, les paroles contenues dans la Bible et la Parole, le Verbe de Dieu, se rejoignent : En ta lumière, Bible aimée, je vois la Lumière.

Abraham, mon père

Abraham, mon père dans la foi,
je viens vers toi comme à la source.
Les fleuves d'aujourd'hui, l'air qui nous entoure,
on dit qu'ils sont pollués :
les fleuves charrient des eaux noires,
et la technique remplit l'air de brouillards.
En remontant vers toi, l'homme qui est à la source,
l'homme qui est la source,
celui à qui Dieu pouvait montrer,
encore visibles, les étoiles du ciel et le sable limpide,
comme les signes de ta descendance innombrable,
peut-être vais-je retrouver
ce par quoi tes fils doivent te ressembler,
toi, le Père des croyants, saint Abraham.

Car nous sommes ta postérité :

Mt 3, 9
Jn 8, 33
Rom 4, 16

« *Nous avons pour père Abraham* » disent les
Juifs à Jésus
et Jésus l'atteste,

- et Paul te proclame « *notre ancêtre selon la chair* »
ou encore « *notre père à tous* »,
et il dit cela aux Romains à peine convertis
et aux Gaulois de Galatie, il annonce que
Gal 3, 7 « *ceux qui se réclament de la foi,
ceux-là sont les vrais fils d'Abraham* ».
Et s'il me faut pour t'invoquer,
toi, Abraham, mon père et mon patriarche,
un garant et une avocate
j'en appelle à Marie chantant son Magnificat :
Lc 1, 55 « *Le Seigneur se souvenant de sa miséricorde,
en faveur d'Abraham et de sa race à jamais* ».

- Mais indique-moi :
En quoi pourrai-je te ressembler
et me réclamer de toi
comme un fils se réclame de son père ?
Tu m'apprends que la foi,
ça consiste à vivre appuyé uniquement
sur une promesse
sur une parole.
Une promesse,
une parole, cela ne pèse pas lourd,
un peu d'air modulé, un souffle,
un mot, des verbes au futur :
Gn 12, 2 « *Je te bénirai..., je te donnerai...,
Je magnifierai ton nom...* »

- Et sur un simple mot « *Quitte* »
tu pars, Abraham
Gn 12, 4 « *comme te l'avait dit le Seigneur* ».
Et quand toi-même tu parleras de toi,
Gn 20, 13 tu diras : « *Quand Elohim me fit errant* ».
Je ne serai ton fils que si je suis nomade,
non pas d'un campement à l'autre,
mais éternel nomade de la recherche de Dieu
où l'on quitte la source précieuse découverte

pour une plus jaillissante encore.
Le vrai voyage, ni celui des touristes,
ni celui de la drogue,
mais la route vivante, jamais achevée,
ni sur la terre ni dans l'éternité.

- Tu nous a engendrés, Abraham,
le jour où tu partis,
Hebr 11, 8 « ne sachant où tu allais »,
Mc 1, 16 nous et « Simon et André son frère »
et « Jacques, fils de Zébédée et Jean son frère »
Mc 2, 13 et « Lévi, fils d'Alphée » appelé aussi Mathieu
quand Jésus dit à chacun « Suis-moi »
« et quittant tout ils le suivirent ».
Car la foi, c'est de suivre Jésus
clairement ou obscurément, mais joyeusement,
à ta façon, selon ce que nous dit Jésus lui-même de toi :
Jn 8, 56 « Abraham, votre père exulta,
à la pensée de voir mon Jour ;
il l'a vu et il s'est réjoui ».

- Tu nous apprends, mais saurons-nous te suivre,
à mettre fin aux divergences d'opinion,
aux querelles de clans comme avec ton neveu Lot :
« Qu'il n'y ait pas de discorde entre moi et toi
entre mes pères et les tiens,
car nous sommes des frères. »
Tu laisses à ton inférieur le choix,
et lui, bien sûr, choisit la meilleure part !
Et quand tu sors de son puits de bitume
le roi de Sodome, imprudent et battu,
Gn 14, 23 tu ne réclames « ni un fil ni une courroie de sandale »,

car tu ne veux pas qu'on puisse dire :
« *J'ai enrichi Abraham.* »
« *Rien pour moi* », telle est ta conclusion.

Abraham, mon père, tu es d'abord
le père d'Isaac, le fils de la promesse.
Que d'années de projets,
que d'années de patience,
car le Seigneur ne veut ni d'Eliézer ni d'Is-
maël :

Gn 15, 2 « *Non, pas celui-là, pas un serviteur,
mais quelqu'un de ta race, ni le fils d'une ser-
vante,*

Gn 17, 9 *mais celui de ta femme...* »

Une inlassable attente

Rom 4, 18 et « *ton corps Abraham était déjà mort
et le sein de Sara, mort également,
mais ta foi est sans défaillance,
espérant contre toute espérance* ».

Saurai-je piétiner dans l'incompréhensible ?

Oserai-je maintenant te regarder,
toi le vieil homme,

Gn 22, 2 et Isaac « *ton fils, ton unique, celui que tu chéris* »

Gn 22, 4 toi « *prenant en mains le feu et le couteau* »

Gn 22, 7 et « *chargeant toi-même sur Isaac, le bois de
l'holocauste* ».

Oserai-je écouter le dialogue de ce père et de
son fils :

– Mon père ! – Oui mon fils !

– Je vois bien le feu et le bois,
mais où donc est l'agneau du sacrifice ?

Abraham, tu ne discutes pas,
tu refuses d'entrer dans le conflit insoluble,
tu ne parles ni de double fidélité, ni de cons-
cience ;

tu abandonnes à Dieu la sortie de l'impasse :
« – C'est Dieu qui pourvoira à l'agneau pour
l'holocauste, mon fils. »

Abraham, père de tous les croyants,
comment découvrir le secret de ta foi ?
Paul, l'apôtre, nous le donne :

Hebr 11, 19 « Dieu, pensait-il, est capable même de ressusciter les morts ! »

et ce fut un symbole, c'est-à-dire
le signe avant-coureur de Jésus ressuscité.
« Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?
Lui qui n'a pas épargné son propre fils »
(jusqu'au bout, bien au-delà d'Abraham)

Rom 8, 31 « mais qui l'a livré pour nous tous,
comment avec lui, ne nous accordera-t-il pas
toute faveur ? »

Ainsi, Abraham, mon père dans la foi,
tu me conduis jusqu'au Père
et me fais pressentir son amour immensurable,
plus vaste que les étoiles du ciel et le sable de
la mer.

La Todah ¹

Mon Dieu, tu m'as sans fin émerveillé... Non seulement par ton admirable création, par son harmonie, par la beauté du cœur de l'homme (quand il demeure à ton image et ta ressemblance) mais encore par ta parole qui « en se découvrant illumine et les simples comprennent » (Ps 119, 130).

J'ai appris, j'apprends chaque jour par elle que en vérité tu n'as pas élu ton peuple comme objet inerte de ta volonté historique mais que tu l'as élu pour le dialogue.

Mais, mon Dieu, que puis-je te dire ? Comment te parler ? Un mot de la Bible me l'a révélé, un mot à double face. Ce mot c'est la *Todah*. Il n'a pas d'équivalent en français et on le traduit bien pauvrement par le verbe « confesser ». Mais sa seule prononciation hébraïque fait éclater nos verbes.

Aussi je voudrais aujourd'hui cueillir ce mot tout neuf dans l'Écriture comme, de bon matin en Orient, on cueille les fleurs de jasmin pour qu'elles deviennent parfum durable et précieux.

La *Todah* est l'une des plus admirables et unifiantes révélations que Dieu nous a faites. Révélation car elle nous est donnée par la Bible et les Psaumes. Unifiante car elle relie en une seule

¹ J'utilise le plus souvent une des traductions de Chouraqui, mais aussi les remarques de *Parole et Esprit du Psautier chrétien* de Claude Jean-Nesmy, Téqui.

vérité et dans ce mot unique Dieu et l'homme, — la splendeur de Dieu très précisément et la faiblesse originelle et in-corrigeable de l'homme.

La *Todah* a un sens tellement plénier qu'elle porte en elle joie, lumière, vérité, action de grâces, béatitude. Car la *Todah* n'est pas un nom, c'est une action, elle se chante. Quand le psalmiste s'écrie « Je chante la *Todah* », il s'émerveille à en perdre le souffle de la grandeur unique de son Dieu.

Car la *Todah*, « la confession » évoque d'abord Dieu. Dieu... et le cortège que ce mot unique entre tous fait surgir dans un cœur de croyant : grandeur inaccessible, alliée au « Je serai toujours avec toi » ; feu dévorant, terre qui vacille, cyclone qui dénude les forêts mais aussi présence divine et douce dans la brise légère ; Dieu qui ne se peut voir sans mourir, mais qui se laisse entrevoir de dos ; combat dans la nuit sans fin du désert, mais bénédiction donnée à Jacob au petit matin.

Il faut donc avant de s'approcher de la *Todah* laisser le silence emplir ce mot de cette inépuisable, toujours neuve, indicible présence de Dieu. C'est là une face de la *Todah*, l'endroit de la *Todah*.

Mais plus précisément encore, celui qui chante la *Todah* s'ex-tasie également de la grandeur que Dieu manifeste par sa sollicitude à son égard :

Psaume 8, 5 Qu'est-ce que l'homme que tu en prends souci ?
Un fils d'homme que tu t'intéresses à lui ?

Il s'émerveille de cette relation inattendue et inespérée par laquelle Dieu s'intéresse à l'homme.

Plus encore : pour s'approcher véritablement de la plénitude vivante de la *Todah*, il faut se trouver à l'une de ces heures bénies de notre vie, celle où le fils de l'Évangile, après avoir gaspillé son héritage, rentre en lui-même, se lève et décide d'aller vers son père. Car chanter la *Todah* c'est chanter la fidélité de Dieu étreignant notre infidélité.

Dieu est « fidèle » : ce vieux mot de la Bible est riche d'un immense passé. Mais il est un autre mot lui tout récent, mis à l'honneur par les cosmonautes et qui exprime admirablement cette fidélité de Dieu : le mot « fiable », fiabilité.

Pour les ingénieurs de l'espace, « fiable » signifie : pouvoir se « fier », se « confier » totalement à la fusée qui sans défaillance admissible ni possible emporte des hommes dans l'espace. Elle ne vous lâchera pas en route. Et si un circuit fonctionne mal, elle vous prévient : un autre circuit automatiquement se met en place. Elle n'a pas le droit de vous décevoir. Eh bien, c'est cela : Dieu est fiable.

Ou bien, il n'est pas Dieu.

Appliquée à Dieu, la fiabilité devient un absolu : la fidélité est la plus foncière qualification de Dieu. Car amour et fidélité ne font qu'un. Que serait l'amour en effet sans la fidélité ? Sa fidélité est la vérité de son amour.

C'est là l'expérience religieuse fondamentale, celle tout ensemble du juif, du chrétien, du musulman. La Bible ne dit pas autre chose et le dit à chaque page car la fidélité est aussi durable que Dieu.

L'un des sommets où le croyant chante la louange de Dieu et le chrétien celle de Jésus Seigneur se trouve dans le Psaume 100 qui justement est intitulé : « Pour la Todah ».

Psaume 100 Acclamez le Seigneur terre entière,
 Servez le Seigneur dans l'allégresse,
 Entrez devant sa face avec des cris de joie !
 Entrez par ses portes avec la Todah,
 Dans son temple avec la louange,
 Célébrez-le, bénissez son nom !
 Oui, le Seigneur est bon, à jamais son amour,
 d'âge en âge sa fidélité

Ainsi la fidélité est l'environnement même de Dieu :

Ps 89, 9 Seigneur, Dieu de l'univers, qui est comme toi,
 Seigneur puissant, que ta fidélité environne.

Mais il y a l'envers de la Todah ! Ce que j'ai appelé cinquante ans de « marche boiteuse » : face à « la fiabilité » de Dieu, il y a ma « faillibilité ».

Si encore j'étais le seul dans ce triste état... Mais nul n'y échappe, pas même saint Paul lorsqu'il écrivait : « Le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais »

(Rom 7, 19). Et son exclamation qui suit immédiatement : « Malheureux homme que je suis ! » qui d'entre nous ne l'a pas dite ?

Faut-il énumérer la gamme de nos défaillances ? De Caïn haïssant Abel au reniement de Pierre, en passant par nos angoisses et nos peurs, nos incohérences, nos faiblesses et nos versatilités ? Plus profondément, ces ratés — ou pires — sont liés à notre condition de créature, au mélange d'être et de non-être qui constitue nécessairement toute existence autre que celle de Dieu. Mais là encore la Todah vient à notre secours : par elle ce sens aigu de notre état de créature n'entraîne aucun complexe. Il ne s'agit en effet ni d'un anéantissement maladif, ni d'une diminution morbide de nous-mêmes mais d'une mise en place de notre « moi » en face de Dieu.

La créature ne se déprécie pas quand elle reconnaît et exalte un Dieu qui dépasse toute commune mesure avec elle et qui en même temps est tout proche. La Todah c'est donc à la fois et indissolublement « confesser », c'est-à-dire proclamer, avouer, reconnaître, chanter de toutes ses forces qu'Il est lui Dieu, le Seul, le Saint, le Parfait, l'Unique, mais aussi crier ouvertement que mon péché « toujours devant moi » vient de moi : « Contre toi et toi seul j'ai péché, ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait » (Ps 51, 5-6).

La Todah me pousse à célébrer Dieu en toutes ses œuvres. Mais parmi toutes les merveilles divines, elle me fait rendre grâce pour cette œuvre unique qu'il accomplit en moi : me libérer de ce qui me désunit (c'est cela qui s'appelle « racheter du péché ») pour m'unir à Lui.

Dès lors ce mot même de « confesser » appliqué d'abord à Dieu se remplit de tant de lumière divine que je puis ensuite « confesser ma faute, ma très grande faute », dans cette lumière bienheureuse et salvatrice. Chanter la Todah sauve mon âme des complexes de la culpabilité psychologique, ne les laisse pas s'enraciner en moi.

David adultère et meurtrier implore pitié, reconnaît son tort, supplie « d'être lessivé de sa perversité », lui « couvé dans le péché ». Mais en même temps, il sait que vont « danser ses os broyés » et qu'il vibrera d'allégresse lorsque Dieu, dans un instant, l'aura rendu « plus blanc que neige » (Ps 51).

Certains psaumes, le Psaume 30 par exemple est une Todah, « un sacrifice de louange ». Israël le chante à l'anniversaire de la reconstruction du Temple, au retour de l'Exil. L'Eglise le redit le Samedi Saint devant le temple éternel du Corps du Christ « détruit et relevé en trois jours ». Chacun de nous le chante au retour de nos exils et de nos destructions. Avec ce Psaume, nous célébrons et confessons la triple affirmation :

— de la grandeur de Dieu :

Chantez le Seigneur, vous qui l'aimez
Célébrez le mémorial de sa sainteté

— de mon cri devant la situation sans issue où je me trouvais :

Seigneur mon Dieu, j'ai crié vers toi, tu m'as
guéri

— de la merveille qui s'opère alors par Dieu :

Car sa colère dure un instant, une vie sa dilection.
Au crépuscule, voici la nuit de pleurs,
A l'aurore, l'allégresse.
Tu convertis mon deuil en danse.
Tu ouvres mon cilice, tu me ceins de joie.
Tu as sorti mon âme de l'enfer.
Tu me ressuscites d'entre les gisants de la fosse.

Ainsi l'aveu est tout illuminé d'espérance dans la présence agissante de Dieu :

Et moi, je dis en ma quiétude : je ne chancellerai
pas pour l'éternité !

Alors dans cette double connaissance de la Todah, éclate la louange :

Pour que la gloire te chante et ne se taise, Sei-
gneur mon Dieu, pour l'éternité, je te célèbre.

Dès que je sors du « silence qui usait mes os » (Ps 32, 3), Dieu couvre ma faute comme il a couvert la nudité d'Adam. L'aveu même devient béatitude : me remettre dans ma faiblesse, accepter ma pauvre vérité d'être, permet à Dieu de me remettre dans mon unité avec lui, en moi, avec mes frères :

Psaume 32 Béatitude pour l'homme absous de sa révolte,
pardonné de sa faute.
Ma faute, je te l'ai fait connaître,
mon péché, je ne l'ai pas caché.
J'ai dit : je confesserai contre moi
mes révoltes au Seigneur,
Et tu as réparé le gâchis de ma faute.

Chanter la Todah divine même devant les situations en apparence — et en réalité — sans issue humaine, ces grands points d'interrogation de l'humanité auxquels nous sommes affrontés et devant lesquels nous nous savons impuissants.

Chanter la Todah c'est miser contre toute espérance humaine dans l'espérance divine. C'est affirmer que Dieu, dès maintenant, a le dernier mot et que les voies sans issue auxquelles nous nous heurtons sont autant d'appels divins pour nous conduire à la délivrance, la sienne.

Le double et unique regard de la Todah — fiabilité de Dieu, faillibilité de l'homme — est, en définitive, ce qui donne à notre vie son relief, à la manière de nos deux yeux. Car elle nous situe dans la perspective exacte où tout prend sa véritable dimension : sainteté et péché, lucidité du regard et confiance paisible.

La Todah s'accomplit ainsi en action de grâces, elle célèbre Dieu pour notre cœur renouvelé par lui : « Crée pour moi un cœur pur mon Dieu, rénove en mon sein un ferme esprit » (Ps 51). Avec le Seigneur Jésus, la Todah atteint son sommet, lui-même l'affirme lorsqu'il déclare accompli « aujourd'hui » le texte du prophète Isaïe :

Luc 4, 18.21 L'Esprit du Seigneur est sur moi
parce qu'il m'a conféré l'onction
pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres.
Il m'a envoyé proclamer aux captifs la libération
et aux aveugles le retour à la vue,
renvoyer les opprimés en liberté.

Les gestes de pardon de Jésus sont des Todah en acte. Lorsque la pécheresse vient dans la maison du Pharisien où Jésus est à table, qu'elle brise un flacon de parfum pour son Seigneur et qu'elle rend grâce avant même d'avoir entendu les mots de la grâce et du pardon, elle accomplit la Todah.

Lorsque Jésus sauve la femme adultère de la lapidation et que, tous les accusateurs s'étant retirés l'un après l'autre, il ne reste plus à la fin que la femme et Jésus en présence, « la misère et la miséricorde face à face », selon le mot de saint Augustin, le « Va en paix » de Jésus est un autre appel à chanter la Todah.

Saint Augustin ne s'est pas trompé en intitulant son livre *Les Confessions*, au sens exact de la Todah. Il chante les « louanges » de Dieu, il montre comment toute l'initiative et tout le développement de sa conversion relèvent de Dieu seul. Tout est grâce en définitive.

Chanter la Todah est-il donc réservé aux seuls pécheurs ? Le Magnificat n'est-il pas une Todah admirable ? Ne connaissant pas le péché, Marie chante une Todah d'autant plus parfaite, celle de la création originelle devant son Créateur. La Todah de Marie n'a pas besoin, si l'on peut dire, du péché pour être chantée, l'humilité parfaite de Marie exalte Dieu par elle-même :

Mon âme exalte le Seigneur
et mon esprit exulte en Dieu mon Sauveur,
parce qu'il a porté son regard
sur son humble servante.

La Todah de Marie nous englobe tous puisque Dieu « se souvient de nous » :

Il est venu en aide à Israël son serviteur
en souvenir de sa bonté
comme il l'avait dit à nos pères
en faveur d'Abraham et de sa descendance
pour toujours.

Un « toujours » qui au-delà du temps terrestre nous conduit dans l'inimaginable Todah de l'éternité.

Les mots de la tendresse

Ps 36, 8 « Qu'il est précieux ton amour, Seigneur,
les fils de l'homme se réfugient à l'ombre de
tes ailes. »

Mais est-ce bien par « amour »
qu'il faut traduire le mot hébreu du Psaume ?
D'autres disent :

Qu'elle est précieuse ta grâce.

Vous me direz que c'est tout un,
je le veux bien.

Mais si je m'entête à ouvrir un dictionnaire
pour savoir comment traduire le mot *hesed*
— moi qui ne sais pas l'hébreu,
et ne suis ni savant ni exégète —
me voici enseveli sous une foule de mots
qui tombent comme feuilles à l'automne
des pages du livre :

Amour, Grâce, Fidélité, Miséricorde, Bien-
veillance

Don qui devient Par-don...

Ils sont trop et je m'inquiète !

S'agirait-il de mots d'automne ?

Des mots fanés

usés à force d'être dits ?

Ils sont pourtant l'inimaginable cadeau,
Dieu qui nous dit ses mots d'amour.
Comment leur rendre leur fécondité ?
Comme le blé reste enfoui sous la neige d'hiver
pour, au printemps, pousser sa timide tige
neuve,
je veux les laisser lentement descendre
dans le silence de mon cœur,
les engranger,
pour qu'ils soient ensuite
semés à tous vents,
vivants.

Et j'en ajoute d'autres qui traduisent eux
aussi

l'Inépuisable Tendresse :

Emotion, Emoi, Pitié, Faveur, Compassion,
Rahamin, Hanan, Emet, Ereḳ Appim...

Mais pourquoi dire ces mots dans leur conso-
nance originelle hébraïque ?

Drôle de façon de les rendre vivants !

— Les sportifs n'ont-ils pas, eux aussi, leur
langage ?

Qui leur reproche leur drop-goal ou la balle
smashée ?

Le premier mot de la tendresse de Dieu
se dit *Rahamin* (et le petit point sous le *h*
indique — me dit-on — que le *h* est dur).
C'est le mot le plus concret et combien réa-
liste !

On le traduit par « entrailles » ou par « sein »,
mais *Rehem*, au singulier, c'est l'utérus,
le ventre maternel :

Ps 139, 13 « J'ai été tissé, — brodé, ourlé —
dans le ventre, le *rehem* de ma mère. »

Alors, au pluriel, avec une intensité redou-
blée,

Rahamim est la tendresse de la femme
pour le fruit que neuf mois elle a mûri.

Souvenons-nous de Salomon le sage
aux prises avec les deux femmes :
Où est la vraie mère ?

R 3, 26 « Celle dont les entrailles, les *rahamim*, se
sont émues »,
dit le texte,
celle qui est « saisie aux tripes »,
si j'osais parler vulgaire — mais vrai —
l'émotion viscérale d'une mère pour son fils,
l'attachement invincible d'une personne à
une autre.

Oui, voilà le mot choisi par Dieu
pour signifier
qui-nous-sommes-pour-lui.

Un mot qui évoque la chaleur, l'intimité,
l'amour,

Cf Ps 131 « l'enfant sur le sein de sa mère ».
Dieu Mère autant que Père,
Dieu maternel.

Plus l'enfant est malingre
plus la mère se fait tendre,
c'est Dieu qui le dit :

Is 66, 12-13 « Vous serez allaités, portés sur les hanches,
et cajolés sur les genoux.
Il en ira comme d'un homme que sa mère
réconforte :

c'est moi qui, ainsi vous réconforterai. »

Is 49, 15 « La femme oublie-t-elle son nourrisson ?
Oublie-t-elle de montrer sa tendresse au fruit
de son ventre ?
Même si celles-là oubliaient,
moi, je ne t'oublierai pas. »
Toujours prête à s'émouvoir,
la Tendresse oublie tout, pardonne tout.

Os 11, 8-9 « Comment t'abandonnerais-je ?
Mon cœur en moi se retourne,
toutes mes entrailles en moi frémissent.
Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma
colère,
car je suis Dieu... et je n'aime pas à dé-
truire. »

Dieu qui crée les mères a comme elles
une tendresse in-finie :

Lm 3, 22-23 « Les bontés du Seigneur ne sont pas finies,
ni ses entrailles épuisées.

Elles sont neuves tous les matins. »

Rahamim, le premier mot qui dit Dieu :
la miséricordieuse tendresse
du ventre maternel.

A l'extrême opposé de cette douce et instante
attention de Dieu

à l'homme,

l'autre mot précieux entre tous,

la *hesed*.

Un mot qui n'a pas d'équivalent en français,
disent les spécialistes,
et c'est pourquoi il nous est bon de faire sa
connaissance.

Rahamim : un Dieu tendre qui sait chérir.

Hesed : un Dieu royal sur qui l'on peut
compter,

un ami fidèle et fort.

Mais peut-être faut-il ouvrir une parenthèse :

Tous ces mots et les autres qui viendront
ne prêtent-ils pas tout bonnement à Dieu
passions, mœurs et comportements
d'homme ?

Pure fabrication de Dieu à l'image de
l'homme ?

— Je réponds un grand NON,

sans nulle crainte d'erreur
car les vieux prophètes juifs et les écrivains
sacrés
avaient de Dieu la plus haute idée qui soit :
Lui que nul homme ne peut voir,
YHWH au nom imprononçable.
Et parce qu'ils vivaient à cette altitude,
ils pouvaient personnaliser Dieu
en langage d'homme
sans blesser celui qu'ils savaient le Tout Au-
tre.

La *Hesed* affirme un attachement solide
fruit d'une relation d'intimité, de commu-
nion.

Le sang, les épousailles,
l'hospitalité, l'amitié
sont choses sacrées.
D'elles surgissent de douces attaches
terriblement exigeantes
qui peuvent revendiquer votre propre vie.
Aussi Dieu a-t-il choisi ce mot
pour dire son amour « engagé »
attentif aux Alliances conclues avec nos pères
Adam et Noé,
Abraham et Moïse,
et David,
scellées maintenant et à jamais
dans le sang de Jésus-Christ,
son Unique et son Bien-Aimé.
Quand Dieu me dit sa *hesed*
cela signifie :
Tu peux compter sur moi.
Je ne te laisserai pas tomber.
Dieu ignore l'amour platonique.
Il aime « à mains fortes et à bras étendu ».
Nous sommes « gravés sur la paume de ses
mains »

Dt 4, 34

Is 49, 16

et les harmoniques de son amour s'appellent
Fidélité, Loyauté, Solidarité, Sollicitude.
Ma Bible devient brûlante et je crie :
Ps 25, 7 « Oublie les fautes de ma jeunesse,
mes révoltes,
selon ta *hesed*, souviens-toi de moi. »
Non, je ne réclame rien à Dieu
— qui suis-je pour revendiquer ?
Mais je lui rappelle ce lien de fidèle amour
que lui a voulu, que lui a créé,
qu'il me redit et qui l'engage
et qui m'engage à mon tour
si j'ose le lui rappeler :

Os 2, 21-22 « Je te fiancerai à moi pour toujours
je te fiancerai à moi
dans la justice et le droit
dans l'amour (*hesed*) et la tendresse (*raḥamim*).
Je te fiancerai à moi par la fidélité
et tu me connaîtras, moi, le Seigneur. »

Hesed et *Raḥamim* sont les deux pôles.
Mais tout n'est pas dit.

Dieu est un rocher que rien n'effrite :
Emet, *Emunah*, deux mots proches parents,
du même granit que *Amen*, qui disent
Solidarité, Fermeté, Stabilité, Vérité.
Emet, la vérité, la certitude qui s'opposent au
mensonge.

Emunah, la fermeté qui s'oppose à l'inconstance,
l'imbrisable Fidélité de Dieu :

Ps 36, 6 « Seigneur, ton amour (*hesed*) atteint les
cieux,
ta fidélité (*emunah*) jusqu'aux nues. »
Et tout proche de *Raḥamim*
Hen, la Grâce.
Dieu qui s'incline pour pardonner

- car pour ramasser un homme tombé
il faut bien se baisser.
Miséricorde et Justice en Dieu fusionnent !
David, adultère et assassin, se repent.
Mais lui, le roi, à qui peut-il présenter
son recours en grâce ?
Il n'a que Dieu. Il implore pitié
et tous les mots y passent :
- Ps 51, 3 « Miséricorde (*hen*) mon Dieu !
Dans ton amour fidèle (*hesed*),
dans ta grande tendresse (*rahamim*),
efface mes crimes...
Un mot encore, ou plutôt, deux ensemble,
inattendus,
un substantif, un adjectif :
Erek appim.
Appim, les narines de l'homme,
les témoins de nos colères
quand elles frémissent sous un souffle hale-
tant,
quand on a la respiration courte.
Eh bien ! Dieu se déclare « long de souffle »,
longanime, patient,
Erek appim,
Ex 34, 6 « lent à la colère » dit la Bible.
- Ex 33, 11 « Dieu conversait avec Moïse
face à face
comme un homme converse avec un ami. »
- Ex 33, 18 Enhardi, « Fais-moi voir ta Gloire », dit
Moïse.
Cette gloire, sa réalité intime, le secret de
Dieu,
nul ne peut les voir.
Mais Dieu va donner à son ami
« sa carte de visite »,
ce qu'il veut que tout homme sache de lui :
- Ex 34, 6-7 « JE SUIS, JE SUIS

YHWH, YHWH,
Dieu de tendresse (*rah'amim*)
et qui fait grâce (*hen*)
lent à la colère (*erek appim*)
riche en fidélité (*hesed*)
et en loyauté (*emet*)
pour des milliers de générations... »
Tel est celui qui nous attend,
tel que nous le verrons face à face,
tel que déjà
nous le connaissons.
Car cette tendresse divine
a pris pour nous visage d'homme.
Reprenant les mots chargés de gloire
révélés à Moïse,
l'Évangile de saint Jean les traduit en grec
et proclame :
Jn 1, 17 « La Grâce et la Vérité
sont venues par Jésus-Christ. »
Les mots de tendresse sont entrés dans notre
histoire.
En Marie, ils ont pris chair.